

## CE QUE JE SAIS DE MA FAMILLE ET DES GENS QUE J'AI CONNUS.

---

### Avant-propos.

-:-

Vous m'avez souvent demandé, mes enfants, d'écrire ce que je sais de notre famille, des personnes que j'ai connues et de consigner les anecdotes que je vous ai contées. Je dispose maintenant de plus de temps que je ne voudrais et vais en profiter pour donner suite à votre désir.

Quoique, en dehors des lettres d'affaires, je me sente très incapable d'écrire convenablement, je m'exécute, d'abord parce que vous croyez que cela vous amusera, ensuite, parce que dans les qualités, penchants, ou défauts mêmes de vos ancêtres vous retrouverez l'atavisme dont hériteront vos enfants: cela vous aidera peut-être à mieux les comprendre et à les redresser au besoin.

J'aurai moi-même un certain plaisir à parler de tous ceux que j'ai connus, mais cela ne va-t-il pas être un amusement pour moi et un ennui mortel pour vous ? En montrant un vieil album de photographies, on retrouve les traits de chers disparus, une attitude, un paysage font jaillir à l'esprit quantité de souvenirs et ravivent en un instant toute une tranche de vie; de là provient le plaisir du propriétaire de l'album. Celui à qui il le montre fait parfois, pour être poli, une remarque au sujet d'une photographie spécialement intéressante ou pose une question dont il n'écoute pas la réponse et, pour le reste, attend avec impatience que la dernière page soit tournée. Je crains bien qu'il en soit de même pour vous.

Enfin je trouve que c'est une sainte tradition d'honorer les ancêtres. Les peuples sages, comme les Chinois, les races simples, comme les noirs, rendent tous un culte aux mânes des ancêtres, seuls les blancs, dans leur sottise, méprisent leurs devanciers et se croient supérieurs à eux. Encore n'en fût-il pas ainsi de tout temps, les Grecs et les Romains vénéraient et consultaient les anciens. Ils furent grands et marchèrent dans la voie du progrès.

Chez nous quelques-uns sont fiers de leur arbre généalogique mais est-ce pour se modeler sur le passé des ancêtres ? Généralement, tout gonflés de leurs quartiers de noblesse, ils mettent leur point de vanité à être à tu et à toi avec le garçon du bar qui leur sert les cocktails et, s'ils travaillent parce qu'il faut bien vivre, ils s'élèvent jusqu'au noble métier de commis-voyageur en produits de beauté.

Ce mépris de la tradition donne de jolis résultats. Notre génération a laissé le gouvernement aux bavards, les ministres sont choisis pour leur couleur politique sans égard pour leur incapacité, les armées sont confiées à des chefs qui ignorent tout de l'armement des voisins etc.

Des indignes, auxquels a été remis le soin de diriger, le manque d'idéal a déteint sur le peuple entier. Quelle différence dans la façon de se battre en 1914 et 1940, tant chez les Français que chez les Belges; quelle attitude plus digne parmi la population civile lors de l'occupation 1914-1918 !

En 1914 toute la jeunesse belge s'est engagée; non seulement les célibataires mais tous ceux qui étaient en état de porter les armes ont pris du service. En 1940 quelle a été sa conduite ?

Il y a eu heureusement quelques exceptions mais la généralité aurait mieux fait en suivant la tradition de la génération précédente. Je suis fier de compter mes fils parmi ceux qui ont le sens du devoir. Albert était à l'armée comme sous-lieutenant de réserve au 2<sup>e</sup> régiment des lanciers motorisés, Gérard en qualité d'adjudant pilote. Dès le début de la guerre Jean et Pierre ont cherché à s'engager, ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas réussi.

Gérard sentant que son escadrille allait être faite prisonnière en revenant groupée de France vers la Belgique, a brûlé la politesse à son unité commandée par un chef si plein d'esprit et, au risque d'être fait prisonnier isolément, est arrivé jusqu'à Zellick. Pierre après son exode en France l'a retrouvé ici. Ensemble ils sont repartis pour rejoindre la poignée de ceux qui continuent le combat.

Eux-mêmes raconteront ce qui s'est passé après leur départ de Zellick. Je veux cependant leur dire combien je me réjouis de leur attitude, conforme aux traditions de la famille et qui tranche si heureusement sur la veulerie de leur génération.

Mais si je continue à déverser tout le mépris que j'ai pour mes contemporains, vous direz que je ne suis qu'un vieux grognard qui attaque tout le monde au lieu d'attaquer son sujet.

Sources.

Mon oncle Charles Greindl m'avait demandé jadis de rechercher notre parenté avec les Ponthieure de Berlaere, dont deux vieilles filles vivant à Gand, représentaient le dernier rejeton. Cette recherche m'a fait dresser les arbres généalogiques de plusieurs familles dont nous descendons par les femmes. Ce travail vous aidera à comprendre ce qui suit.

J'ai puisé des renseignements:

1. Famille Greindl.

A. Dans l'Annuaire de la Noblesse de 1857 page 226, de 1881 page 170 et de 1892 page 912.

B. Dans une lettre du ministère des Affaires étrangères signée par M. Ransonnet, greffier du Conseil héraldique, datée du 11 janvier 1935 et qui dit:

"Les Greindl descendant de feu Léonard-Jean-Charles qui a obtenu, par lettres patentes du 16 décembre 1856, concession de noblesse et du titre de baron transmissible par ordre de primogéniture masculine et, par lettres patentes du 8 février 1871, extension de ce titre à tous ses descendants, ont droit à la qualification de messire et au titre de baron".

C. Mon fils Albert a trouvé à la Bibliothèque nationale les familles ayant pour devise "Bien faire et laisser dire".

Elles sont:

- a) Bellanger;
- b) Charles Chaffrey (V);
- c) Chambry de la Roche de Fronce-Nord (Anjou);
- d) Du Pay (Normandie);
- e) Greindl (Autriche-Belgique);
- f) Labournière (Normandie).

D. Les armes sont décrites comme suit:

"Greindl (baron 1856-Brabant).  
D'azur à 2 glands d'or, tiges et feuilles de même. C: 1 gland feuil. de l'écu entre 1 vol à l'antique d'or et d'azur.  
S: 2 léop. lonn. au nat. "D" Bien faire et laisser dire".

E. Il y aurait un Greindl enterré à l'église Saint-Pierre à Louvain.

F. M. Joseph Van Belleghem, de Zellick, m'a dit avoir découvert au Musée de l'Armée le cartouche de congé d'un sol-

dat des dragons de la Tour signée: le capitaine Baron Greindl ou Greindel.

Ce congé se trouve parmi les archives remises au musée par le ministère des Affaires étrangères. En 1865 (?) a été distribuée une médaille de Sainte-Hélène et ceux qui y avaient droit devaient produire leurs titres aux Affaires étrangères. C'est dans un de ces dossiers que serait ce congé.

Mon ami Leconte, conservateur du musée a recherché cette pièce, mais sans succès.

G. Le même M. Van Belleghem m'a aussi raconté avoir vu aux archives de la Ville de Bruxelles, une pièce où il est relaté qu'un certain Greindl, chef de bande, réclamait des dommages pour les chevaux tués et armes perdues en combattant avec ses hommes aux côtés de Jean Ier, duc de Brabant à la bataille de Woeringen en 1288. J'ai demandé à M. Van Belleghem une copie exacte de cette pièce. Je ne l'ai pas jusqu'à présent.

H. Dans le Jaarboekje voor het Koninklijke Leger der Nederlanden. Eerste Jaar 1830, page 29, figure sous "Derde Afdeling Infanterie" Eerste Luitnants Greindel (sic) l. 16 Augustus 1822.

I. Les papiers laissés par mon grand-père Greindl et par mon père, m'ont aussi fourni certaines données. Ils sont chez le chef de la famille.

Il y a chez mes soeurs une série de tableaux par le peintre de Langhe. Papa dans son testament dit qu'ils représentent son père (Léonard) son grand-père (Philippe-Joseph) son grand oncle Henri, son oncle Charles (Frédéric-Charles) et son oncle Auguste (Jean-Jacques-Auguste).

## 2. Famille Foullé.

A. Dans le Dictionnaire de la Noblesse contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de France. Paris 1771 in 4<sup>to</sup>. Copie faite par ma tante à la mode de Bretagne Emma Jacquet.

B. On peut encore chercher des renseignements sur la famille Foullé dans les actes du notaire De Jonghe du 14 février 1775, du 13 mai 1775 et du 21 mars 1776, mais je ne l'ai pas fait.

## 3. Famille Ponthieure de Berlaere.

Albert Jacquet possède un arbre généalogique des Ponthieure de Berlaere recopié le 12 février 1733 et certifié authentique par les héraults d'armes. L'arbre est encadré de deux textes

que je recopie au chapitre traitant de cette famille et en respectant les fautes d'orthographe.

Ce n'est pas seulement avec l'orthographe que le scribe a pris des libertés; tout le début de ces textes est fautif. Je rectifie en plaçant entre parenthèses les données puisées dans les livres d'histoire sérieux.

#### 4. Famille de Rons.

Dans l'Annuaire de la Noblesse de 1869 pages 322 et suivantes.

Le baron Edmond Carton de Wiart m'a montré un jour une généalogie des de Rons établissant qu'il était mon parent. La généalogie que j'ai faite arrive au même résultat. Carton semblait documenté sur cette famille.

#### 5. Familles van Bellinghen de Branteghem et de Frésen.

Dans l'Annuaire de la Noblesse de 1877 page 97 et suivantes.

#### 6. Famille Seisal.

La majeure partie des renseignements m'a été donnée par ma soeur Emilie. J'ai trouvé aussi à me documenter en consultant un article de M. De Ridder paru dans l'Eventail du 26 mai 1929 et, pour le mariage de mon grand-père, en compulsant les papiers laissés par Léonard Greindl.

#### 7. Familles Willebrand et Stjernvall.

A. Ma soeur Emilie, qui a séjourné deux fois en Finlande m'a donné beaucoup de renseignements pendant le dernier hiver au cours duquel elle a passé trois semaines à Zellik.

B. Une lettre d'Elim Demidoff, à ma soeur Emilie, datée du 29 novembre 1937 parle du livre du professeur Baron O. Dungen de l'Université de Graz, qui donne l'ascendance du Prince-régent Paul de Serbie. Mon fils Pierre a copié cette lettre et la généalogie. Je les donne en annexe.

Origine de la famille GREINDL.

Dès le début je dois avouer mon ignorance. Il paraîtrait que nous sommes une famille belge passée en Autriche et revenue en Belgique avec Charles de Lorraine, mais il n'y a là que des suppositions non étayées par des preuves précises.

Il est cependant certain qu'il y a des Greindl en Autriche et en Bavière. A Salzbourg, j'ai trouvé par hasard, une tombe d'un Emile Greindl. Pendant la guerre 1914-1918, les journaux suisses ont annoncé qu'un Baron Greindl avait été tué. Notre vieille amie Madame Roth a cru qu'il s'agissait d'un de mes frères ou de moi-même et seule une lecture plus attentive lui a appris qu'il s'agissait d'un officier combattant dans les armées allemandes ou autrichiennes.

Au lieu d'être une famille belge passée en Autriche et revenue en Belgique, ne serions-nous pas originaires de Grein (Gruka), petit village de Haute-Autriche avec un château sur le Danube à 30 lieues à l'Ouest de Vienne et à 12 lieues à l'Est de Linz ? Dans ce cas, la migration serait beaucoup plus ancienne puisque l'on retrouve des Greindl en Belgique bien avant l'occupation autrichienne. Je ne donne donc cette hypothèse que pour être complet mais elle ne semble très peu probable.

Ma soeur Marie-Henriette dit qu'elle a lu ou appris, mais elle ne se souvient plus où, que les Greindl passés en Autriche ont reçu en 1610 l'autorisation de supprimer le "e" entre le "d" et le "l" de leur nom.

D'autre part, mon père m'a raconté que mon grand-père Léonard Greindl avait demandé à rétablir un "e" dans son nom mais que la chose lui avait été refusée parce qu'il était suffisamment connu sous le nom de Greindl et qu'il n'y avait pas de motif assez sérieux pour modifier cette orthographe.

Dans les papiers de mon grand-père j'ai trouvé la notice ci-après: "Pour ceux qui ne savent pas le latin obex veut dire verrou de même que grindel en flamand".

Extrait de l'histoire de Louvain, Di... Lovaniensis urbis... Opera varia, s... Rerum Lovaniensium libri IV in folio, Louvain 1737. (Les points remplacent les lettres illisibles).

"GRINDEL (Obex) famille noble, ancienne et chevaleresque, connue à Louvain dès l'an 1144.

"Simon Grindel, chevalier, fut tué à la bataille de Grimberghe où il combattait vaillamment pour le duc Godefroid au berceau contre les Berthout.

"En 1168, un autre Simon Grindel fonda en faveur de son fils Godefroid, un huitième canonicat à l'église Saint-Pierre à Louvain, outre les sept que Lambert-à-la-Barbe, comte de Louvain avait fondés. En 1170, Arnould Grindel, chevalier, prit part à la guerre contre les Anglais. Enfin Wautier Grindel (Walterus Obex) était échevin de Louvain en 1206".

Mon grand-père continue:

"Il ne doit pas être impossible de retrouver les armoiries de cette famille, dans laquelle figure nécessairement l'Obex. La ville de Louvain possède en manuscrit la liste de tous ses magistrats, avec leurs armoiries. Peut-être les trouverait-on aussi dans l'histoire de la bataille de Grimberghe que publie en ce moment le professeur Serrure de Gand.

"Il est à remarquer que Grindel flamand, traduction d'Obex s'écrit grendel en hollandais. On trouve même au pluriel grendien. Evidemment Greindl est une corruption allemande de ce mot.

(s) Greindl.

Vous m'avez demandé d'écrire ce que je sais, je le fais mais je n'ai pas promis de faire des recherches. Comme mon grand-père, j'indique celles qui pourraient être faites et vous laisse ce soin.

## Histoire de la famille Greindl.

### Première génération.

Le premier ascendant que je connaisse est Philippe Greindl né à ..... ? et mort à Bruxelles, paroisse de Sainte-Gudule, le 3 décembre 1791, chef de l'Office du Prince Charles de Lorraine. (Gouverneur pour Marie-Thérèse de 1744 à 1780).

J'ignore en quoi consistaient les fonctions de chef de l'Office. Elles devaient avoir une certaine importance car Philippe Greindl figure à l'Almanach de Gotha de l'époque en raison de sa charge.

J'espérais pouvoir remonter plus haut en faisant des recherches dans les archives de Sainte-Gudule déposées à l'hôtel de Ville de Bruxelles (2<sup>e</sup> étage entrée par la grande porte à droite en venant de la Grand'Place). L'inscription à propos de son décès est la suivante:

6 décembre 1791. Eenen lijkdienst met 16 heeren ad St Gud. Philippe Greindl, pensionné de feu S.A.R. le Duc Charles Alexandre de Lorraine décédé le 3 d<sup>e</sup> à midi demeurant sur le Cantersteen pro meedte palbe (ces deux mots très difficile à lire et que j'ai copiés comme j'ai pu) aen het capitel 3 6 1/2 pro oblates 1 6 pro terra et lyckw. 7 10.

Elle ne nous apprend donc rien quant à Philippe Greindl même, mais nous donne un bel exemple de trilinguisme.

D'après mon frère Maurice, les armes lui auraient été données par Marie-Thérèse, en 1780. Papa a toujours réclamé la pièce authentique; ses frères et sœur ont dit ne pas l'avoir. Peut-être a-t-elle été déposée au ministère par mon grand-père lorsqu'il a reçu le titre de baron.

Quelqu'un qui s'occupait d'héraldique lui avait suggéré de faire figurer dans ses armes le blason des Van Bellinghen et lui en donna la description. Comme Léonard Greindl n'a pas suivi ce conseil, il est probable qu'il a gardé les armes auxquelles la famille avait déjà droit.

La révolution aurait ruiné Philippe Greindl et pour élever sa famille il avait ouvert une boutique. A la succession du Général Jacquet de Ferrigny, mon frère Léon et moi avons trouvé un imprimé aux dimensions d'une carte à jouer où il était marqué, si mes souvenirs sont bons: Philippe Greindl vend aunages, merceries, etc., le tout au plus juste prix, au coin du Cantersteen vis-à-vis de l'hôtel d'Angleterre. Mon frère a conservé cette carte mais l'a trop bien mise de côté. Cet hôtel d'Angleterre est devenu ensuite la Grande Harmonie, sise, avant les



démolitions pour la jonction Nord-Midi, au coin de la rue Saint-Jean et de la rue de la Madeleine.

Tante Marie Woeste racontait que dans sa jeunesse elle allait encore dans ce magasin et que les parents qui le tenaient étaient amis de l'impératrice du Brésil. Quand elles devaient mesurer les étoffes elles lui disaient, suivant tante Marie Woeste, qui, pour corser l'histoire, pourrait bien l'avoir inventée: "Ote-toi de là Majesté, je vas auner".

Compulsant la généalogie, je ne vois que Juliette et Adélaïde-Charlotte, filles de Henri, donc petites-filles du fondateur de notre lignée et... du magasin, qui auraient pu être les parentes en question.

Philippe Greindl épousa le..... ? Charlotte Bauwens, dont j'ignore tout sauf la date de la mort qui survint le 5 août 1811 et ce que nous apprend l'acte de décès ci-dessous:

"Ville de Bruxelles. Extrait des actes de décès. Année 1811  
n° 1925.

"Du sixième jour du mois de septembre l'an mil huit cent onze à onze heures du matin, acte de décès de Charlotte BAUWENS, décédée le quinze (c'est évidemment cinq qu'il faut lire) de ce mois à sept heures du matin, âgée de quatre-vingt-quatre ans, née à Wavre, Département de la Dyle, demeurant à Bruxelles rue des carrières, 7ème section, n° 683. Veuve de Philippe Greindl, fille de Philippe Aman Bauwens et de Marguerite Leclerc, conjoints décédés".

Ils eurent huit enfants.

#### Deuxième génération.

Ceux-ci sont:

1° Marie-Françoise Greindl, baptisée à Sainte-Gudule, le 19 avril 1756 et décédée à Noville-les-Bois, le 22 mai 1848. Elle épousa en premières noces, à Sainte-Gudule, Hanosset, seigneur de Brouck, natif de Liège et décédé en 1788. En secondes noces, elle épousa, à Liège, le 14 avril 1790, François-Philippe Monnoyer, docteur en médecine.

A la succession du Général Jacquet de Périgny, nous avons trouvé une lettre fort originale que Marie Hanosset écrivait à ses parents. Elle y parlait de quantité de choses anodines, puis à la 3e page ajoutait: "à propos, j'oubliais de vous dire que j'ai épousé il y a huit jours M. Monnoyer", dont elle donne la description. Par le texte on voit qu'elle n'en avait jamais parlé auparavant.

Marie-Françoise Greindl n'eut pas d'enfants de son mariage avec Hanosset et deux filles de son union avec Monnoyer; l'une Charlotte épousa un Wasseige et eut de la descendance, l'autre, Marie-Catherine, Charles Doucet et n'eut pas de postérité.

2° Joseph François Greindl, baptisé le 17 avril 1757 et décédé le 9 juillet 1758.

3° Marie-Philippine-Charlotte Greindl, baptisée le 4 avril 1759 et décédée célibataire, le 10 janvier 1849, à Bruxelles. Elle demeurait 17, place Sainte-Gudule.

4° Marianne Greindl, baptisée le 2 février 1761 et morte au berceau.

5° Anne-Marie Greindl, baptisée le 23 septembre 1762 et décédée le 25 septembre 1764.

6° Philippe-Jean-Joseph Greindl baptisé à Sainte-Gudule, le 3 septembre 1763. (Il y a erreur de date ou de paroisse car il ne figure pas comme baptisé le 3 septembre 1763 dans les registres de Sainte-Gudule). Il fut lieutenant-amman de Bruxelles, avocat à la Cour d'Appel et Procureur Impérial, devint conseiller à la Cour de justice sous le gouvernement des Pays-Bas. Dès la première génération il avait donc su relever son milieu social et intellectuel; les annages n'avaient été qu'un moyen de vivre en temps troublés.

Il mourut, à Bruxelles, le 1er janvier 1834.

Le 18 juillet 1793, à l'église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg (acte de mariage ci-dessous), il épousa Marie-Thérèse Van Bellinghen de Fresen, née à Bruxelles le 6 août 1762 et y décédée le 12 octobre 1828. Je ne sais rien de cette arrière grand-mère, à part sa généalogie qui se trouve dans ma farde avec les autres. Mon père semblait très fier de sa grand-mère. Était-ce pour son origine, son intelligence ou une autre qualité ?

"Ville de Bruxelles, Extrait du registre aux actes de mariage de la Paroisse St-Jacques-sur-Coudenberg. Année 1793 N°--

---

"18 julii dispensatione in tribus bannis obtenta ab Eminentissimo Dno Archiepiscopo Mechliniensi litteris datis die 3ia hujus, contraxerunt matrimonium coram me pastore et testibus infrascriptis Dnus joannes josephus Greindl advocatus in suprema Brabantiae curia et praenobilis Dna Maria Teresia Van Bellinghen Bruxellenses de consensu parentum. Testes erant dnus Lambertus Godecharle in parochia divae

Gudilae et Dnus franciscus Van Bellinghen in nostrâ parochiâ habitantes.

(s) J. Greindl M. Van Bellinghen.  
L. Godecharle. F. Van Bellinghen.  
B.L. Delande, Can.Reg. et pastor S.Jacobi in  
Coudenberg<sup>n</sup>.

D'après mon oncle Paul Verhaegen, Philippe, Jean, Joseph Greindl demeurait rue de la Loi à l'emplacement actuel du ministère de la Justice, donc tout près de la rue Ducale.

Il mourut le 1er janvier 1834. Son service funèbre fut célébré à Sainte-Gudule le 4 janvier 1834.

Ce ménage eut six enfants.

7° Marie-Anne Françoise Greindl baptisée le 10 septembre 1765 et décédée célibataire en 1835. Elle demeurait 17 place Sainte-Gudule.

8° Henri-Claude Greindl, le plus jeune des enfants de Philippe Greindl et de Charlotte Bauwens est né, à Bruxelles, le 5 mai 1768 et y mourut le 12 janvier 1831.

Il fut premier échevin de Bruxelles, de 1818 à 1830, et membre des états provinciaux du Brabant méridional.

Le peintre David, son grand ami, fit plusieurs fois son portrait. Un de ces tableaux a figuré à l'exposition de 1935, un autre provenant de chez Madame Leurs, fut mis en vente en 1939; nous ignorons qui s'en est rendu acquéreur.

Henri-Claude Greindl épousa, en 1805, à Bruxelles, Hélène Carlier, fille de Pierre Joseph et d'Elisabeth Cruytens, née le 3 juin 1768 et n'en eut pas d'enfant; en secondes noces le 20 août 1812, également à Bruxelles, Albertine Fourneaux, née à Bruxelles, de Joseph, conseiller de préfecture et de Thérèse Monnet. Ils eurent une fille, Juliette Victorine, née le 7 juillet 1813 et morte célibataire pour autant que je sache.

Henri Greindl eut encore une fille née hors mariage, à Bruxelles le 21 décembre 1819. Suivant mon frère Maurice, elle aurait été reconnue, mais je crois qu'il faisait erreur. Je n'ai pas retrouvé le testament de Henri Greindl mais bien l'acte de partage qui porte: "...la maison située à Bruxelles rue Fossé-aux-Loups... ayant été quant à l'usufruit léguée par feu le sieur Henri Greindl, par son testament du 15 juillet 1830, à Catherine Roget épouse Présent, il s'en suit qu'il n'y a que la nue propriété de cet immeuble qui se trouve jusqu'ores dans

la succession dudit Sr Henri Greindl. En somme aux termes du même testament la nommée Adélaïde-Charlotte Roget, fille naturelle de ladite Catherine Roget, épouse Présent, a, quant à cet immeuble, le droit d'une moitié à exercer, les sous-assignés resteront provisoirement dans l'indivision à cet égard".

De cette pièce il résulte bien qu'Adélaïde a été reconnue par sa mère mais non par son père qui s'est borné à ne pas la nier et s'est intéressé à elle en lui donnant probablement comme moyen de subsistance le magasin du coin du Cantersteen et en ne l'oubliant, pas plus que sa mère, dans son testament.

Adélaïde épousa, à Saint-Josse-ten-Noode, le 27 décembre 1843, Paul Le Boulanger, né à Dinant le 15 mars 1804, fils de Jean et de Marie-Anne Monseu, Colonel commandant le 6<sup>e</sup> régiment de ligne, décédé à Liège, le 23 juin 1849. Elle convola en secondes noces, à Bruxelles, le 1<sup>er</sup> octobre 1850, avec Charles-Paul-Auguste Adnet né à Anvers le 7 mars 1807, fils de Jean-Baptiste et d'Hélène-Josephine-Henriette Germain, veuf de Barbe Lorio. Ils eurent une fille Marie dont je ne sais rien.

#### Troisième génération.

Le ménage Ph. J. Joseph Greindl - Marie-Thérèse van Bellinghen de Frésen eut six enfants qui sont:

1<sup>o</sup> Pauline-Caroline Greindl, née le 12 avril 1795, baptisée au Finistère et décédée le 8 juin 1798.

2<sup>o</sup> Frédéric-Charles Greindl, né le 31 août 1796 et baptisé à Notre-Dame de la Chapelle, le 4 septembre 1796, fut avocat secrétaire général au Ministère des Finances puis directeur du timbre à Mons. Il est mort, à Paris, le 12 juillet 1852 et repose dans notre caveau à Evere.

Il a eu la gracieuseté de laisser une note où il raconte son histoire. C'est une facilité pour moi et nous montre en même temps son caractère et la satisfaction qu'il avait de sa personne.

Je copie cette pièce textuellement en respectant l'orthographe et la ponctuation.

"Biographie de Frédéric, Charles Greindl.

"Je suis né à Bruxelles, le 31 août 1796, de Jean, Joseph Greindl et de Marie-Thérèse Van Bellinghen de Frésen. Mon père, après avoir été Procureur du Roi et conseiller à la Cour supérieure de Justice, est décédé le 1<sup>er</sup> janvier 1834, à l'âge de soixante-dix ans. Ma mère l'avait précédée au tombeau: nous

la perdîmes le 12 octobre 1828. Ce fut le plus grand chagrin de toute ma vie. Mes parents à leur mort ont laissé quatre enfants, trois fils et une fille.

"Après de bonnes études au lycée de Bruxelles, je fus admis en 1812, à peine âgé de seize ans, à suivre les cours de la faculté de Droit. Ayant subi avec distinction les épreuves requises, j'ai été reçu avocat à la Cour de Bruxelles dans le mois d'octobre 1815. En 1825, aussitôt que les règlements le permirent, je fus appelé à faire partie du conseil de l'ordre.

"En 1830, je devais être compris par le Gouvernement des Pays-Bas dans l'organisation judiciaire qui se préparait: j'étais désigné pour être attaché à la Cour de Justice de la Flandre en qualité d'avocat-général.

"Au mois d'octobre de cette année, la révolution ayant changé la situation politique du pays, on m'offrit et j'acceptai la place d'avocat du Département des finances. J'eus alors à rédiger pour le gouvernement plusieurs mémoires sur les questions que soulevaient les événements de l'époque, relativement au Domaine de l'Etat, aux obligations et aux droits du trésor public. A deux reprises, en 1836 et en 1840 j'ai été proposé pour les fonctions de conseiller à la Cour de Bruxelles par la double présentation de cette Cour et du conseil provincial du Brabant.

"Le traité de séparation entre la Belgique et la Hollande ayant été conclu au mois d'avril 1839, au mois de mai suivant je fus nommé membre de la commission d'Etat qui était chargée de présenter ses vues à l'égard de l'exécution des dispositions financières du traité de paix. J'ai beaucoup contribué à l'oeuvre de cette commission qui avait une haute portée.

" Par arrêté royal du 22 juin 1839, je fus nommé Directeur de la liquidation de l'arriéré, et un arrêté du lendemain me chargea de remplir par interim les fonctions de secrétaire général du Ministère des Finances.

"J'ai pris, en cette dernière qualité, une très grande part aux négociations qui ont amené les conventions financières du 5 novembre 1842 et du 19 juillet 1843 avec les Pays-Bas: les instructions données aux négociateurs belges ont été mon ouvrage.

"Le 18 mars 1841, j'ai été nommé définitivement secrétaire-général des Finances.

"Par un arrêté royal du 1er mars 1843, j'ai été nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

"Le 12 avril suivant, j'ai été appelé aux fonctions de Commissaire du Roi près la Commission générale de liquidation. Je les ai remplies jusqu'à la suppression de cette commission en février 1845; et ai été nommé ensuite Président du Conseil délégué pour l'achèvement de la liquidation des anciennes créances belges.

"L'état de ma santé, gravement altérée par les travaux excessifs que mes diverses fonctions avaient exigés, m'a obligé vers la fin de 1845 à quitter le poste de secrétaire-général des Finances pour un poste moins pénible: le 4 décembre 1845, j'ai été nommé Directeur du Trésor dans la province du Hainaut".

Frédéric-Charles Greindl laisse sa fortune à sa sœur Clarisse, aux enfants de son frère Léonard et aux pauvres.

3° Léonard-Jean-Charles Greindl naquit, à Bruxelles, le 22 Thermidor (9 août 1798).

Il entra au service le 11 mars 1814 comme sous-lieutenant et fut confirmé dans son grade le 6 avril 1815. J'ai trouvé les états de service établis par le Ministère de la Guerre dont voici la copie:

Au Pays-Bas.

6 avril 1815:	Sous-lieutenant au 41ème bataillon de milice nationale.
16 août 1822:	Lieutenant à la 15ème Division d'infanterie.
21 juillet 1828:	Désigné pour la 3ème division d'infanterie.
1er octobre 1830:	Passé au service de la Belgique.

En Belgique.

1er octobre 1830:	Capitaine adjudant major au 3ème régiment de ligne par arrêté du Gouvernement Provisoire.
30 novembre 1830:	Major honoraire, avec continuation des fonctions d'adjudant major.
21 avril 1831:	Mis en disponibilité par arrêté du Régent.
17 mai 1831:	Placé à la suite du 9ème régiment de ligne et détaché à l'état-major de la 4ème division d'infanterie.

- 24 juin 1831: Aide de camp du général Goethals.
- 24 septembre 1831: Major avec continuation des fonctions d'aide de camp, par arrêté royal.
- 27 juin 1832: Chef d'état major à la 3e division, par A.R.
- 30 avril 1833: Major d'état-major, par A.R.
- 3 août 1834: En non activité par A.R.
- 8 septembre 1834: Remis en activité par A.R.

Ces deux mutations ne figurent pas dans les états de services établis par le Ministère de la Guerre, mais j'ai trouvé ces arrêtés royaux dans les papiers de mon grand-père. Il est probable qu'il avait été accusé injustement et a pu confondre ses calomniateurs.

- 26 mai 1837: Lieutenant colonel d'infanterie, par A.R.
- 17 juin 1837: Désigné pour le 6ème régiment de ligne, par disposition ministérielle.
- 16 décembre 1841: Colonel, par A.R.
- 15 mai 1846: Général major, par A.R.
- 16 mai 1846: Désigné pour commander la 2ème brigade de la 4ème division d'infanterie par disposition ministérielle.
- 15 août 1847: Désigné pour commander provisoirement la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.
- 23 août 1847: Désigné pour commander la 1ère brigade de la 4ème division d'infanterie et temporairement la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.
- 3 avril 1848: Désigné pour commander temporairement la 4ème division territoriale et d'infanterie par disposition ministérielle.
- 2 mai 1849: Déchargé du commandement de la 4ème division, par disposition ministérielle.
- 21 août 1850: Désigné pour commander temporairement la 4ème division territoriale et la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.

- 27 janvier 1851: Désigné pour reprendre le commandement de la 1ère brigade de la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.
- 8 mars 1854: Lieutenant-général, par A.R.
- 17 mars 1854: Désigné pour commander la 1ère division territoriale et la 1ère division d'infanterie, par disposition ministérielle.
- 30 mars 1855: Ministre de la Guerre, par arrêté royal.
- 9 septembre 1857: Démissionné, sur sa demande des fonctions de ministre, par A.R.
- 18 mars 1859: Désigné pour commander la 2ème division territoriale par disposition ministérielle.
- 15 avril 1859: Placé sur sa demande, à la section de réserve par A.R.
- 19 août 1863: Admis à faire valoir ses droits à la pension de retraite, par A.R.
- 21 septembre 1863: Pensionné, par A.R.

Campagnes contre la Hollande : 1830, 1831, 1832, 1833, 1839.

Décorations:

- Chevalier de l'ordre de Léopold, par A.R. du 1er mai 1834.
- Officier de l'ordre de Léopold par A.R. du 26 septembre 1848.
- Chevalier de l'ordre de la branche Ernestine de la maison de Saxe par décret de S.A.R. le Duc Régent de Saxe Cobourg du 23 septembre 1849.
- Commandeur de l'ordre Royal de St-Benoit d'Avis, par décret de S.M. le Roi Régent de Portugal du 12 décembre 1854.
- Chevalier de 1ère classe de l'ordre de l'Aigle rouge, par décret de S.M. le Roi de Prusse du 9 octobre 1855.
- Grand cordon de l'ordre de Zaehringen de Bade, le 15 novembre 1855.
- Décoré de l'ordre de Medjidié de 1ère classe par S.M. Impériale le Sultan, le 31 janvier 1856.
- Décoré de la croix commémorative par A.R. du 20 juillet 1856.



Chevalier Grande Croix de l'ordre Impérial de l'Aigle Blanc par Ukase de S.M. l'Empereur de Russie du..... 1857.

Commandeur de l'ordre de Léopold, par A.R. du 16 décembre 1858.

Après la chute du ministère, le 9 septembre 1857, aucune place de divisionnaire n'était disponible et mon grand-père n'eut pas de commandement. Quand le Baron Chazal quitta la 4ème division pour devenir ministre de la Guerre, il demanda à le remplacer à la tête de cette unité, allant jusqu'à promettre de rendre la 4ème division au Baron Chazal, s'il venait à quitter le fauteuil ministériel. Le ministre se refusa à proposer cette désignation au Roi et donna à mon grand-père la 2ème division territoriale alors que quatre ans auparavant il commandait déjà une division d'infanterie. Mon grand-père trouva qu'accepter cette place serait manquer de dignité, en appela au Roi sans succès et demanda à passer à la section de réserve, ce qui lui fut accordé le 15 avril 1859.

Cependant, en juin 1859, il écrivit au Roi que dans les circonstances graves où se trouvait le pays, il accepterait n'importe quelle fonction où il put être utile.

Passer à la section de réserve pour un général veut dire que l'on n'exerce plus de commandement; cela équivaut donc à la démission. Les Greindl sont destinés à devenir lieutenants-généraux et à donner leur démission avant l'âge de la retraite; il en fut ainsi pour mon oncle Charles et pour mes deux frères.

Mais revenons aux débuts de la carrière de Léonard Greindl. Il avait donc été confirmé dans son grade de sous-lieutenant dans l'armée des Pays-Bas le 6 avril 1815 et prit part en cette qualité à la bataille de Waterloo où il combattait dans les rangs hollando-belges sous le commandement du Prince d'Orange. Un de ses oncles de Berlaere y était aussi. Très grand il dépassait tous les hommes de son unité; un boulet lui enleva la tête sans toucher aucun des autres militaires plus petits que lui. Ma généalogie de cette famille est incomplète car je ne trouve pas de Ponthieure de Berlaere décédé à cette date. Le corps fut rapporté chez ses parents qui habitaient chaussée d'Ixelles au haut de la côte, dans la maison entourée d'un beau jardin où est installée actuellement Electrelux.

Pendant la révolution belge, les patriotes insurgés bloquaient la garnison hollandaise dans la ville haute de Charleroi. Au bout de 15 jours, les vivres venant à manquer, des projets de capitulation eurent lieu entre le major Beckhardt, commandant la place pour le Roi Guillaume et le capitaine Greindl délégué par le lieutenant colonel Buzen, commandant la province du Hainaut pour le Gouvernement provisoire. Cet épisode

est décrit comme suit dans le supplément aux esquisses historiques de la première époque de la Révolution de la Belgique en 1830; (Bruxelles, chez Melin, rue de la Montagne 36 - 1881 page 74):

"Charleroi se rendit à la première sommation d'un officier belge de la garnison de Mons, M. le major Greindl, qui s'y présenta seul et qui imposa à une garnison entière la capitulation la plus honteuse que l'on eut encore vue; elle dut évacuer sans pouvoir emporter même les baguettes de ses tambours, en abandonnant un matériel évalué à près de 10.000.000 de florins; la troupe forte de 800 hommes sortit le 5 octobre 1830, après avoir déposé les armes et fut conduite par un détachement de volontaires commandé par M. Halines, au commandement à Bruxelles."

Les papiers de mon grand-père sont très complets au sujet de cette affaire qui est racontée ci-dessus à peu près exactement. Mon grand-père n'était pas major mais capitaine adjudant-major. La garnison ne se rendit pas à la première sommation; le conseil de défense n'était pas d'avis de capituler et ce n'est qu'après des pourparlers assez difficiles et la menace de donner l'assaut que la capitulation fut signée. Le gouvernement à Bruxelles trouva que le butin n'était pas encore assez considérable et voulut encore avoir les plans de la défense que les Hollandais avaient emportés. Mon grand-père refusa de changer quoi que ce soit à une convention qu'il avait signée et fit savoir qu'on n'avait qu'à le remplacer dans sa mission. Le gouvernement céda mais fit attaquer le convoi hollandais et subtiliser les plans en question. Je donne en annexe la copie des papiers trouvés dans les archives de la famille concernant la capitulation de Charleroi.

Léonard Greindl aurait voulu voir offrir le trône au Prince d'Orange. Voir note ci-après.

"La bibliothèque de la Sûreté du Royaume possède une méchante brochure de 60 pages, intitulée "Les traitres démasqués ou les turpitudes d'officiers de tout rang, de fonctionnaires et hauts personnages dans les conspirations orangistes de 1831". Elle a pour auteur un individu qui signe simplement Fernand et a été éditée à l'imprimerie de Seres, à Bruxelles, en 1840.

"Les grandes puissances voyaient d'un mauvais œil les Belges qui s'étaient révoltés contre le souverain qu'elles leur avaient imposé quinze ans plus tôt. Louis-Philippe avait refusé le trône pour son fils le duc de Nemours et le Congrès, comme toute chambre, prononçait des discours mais n'arrivait pas à présenter une candidature au trône qui satisfait en même temps les Belges et les puissances. Dans ces conjectures, l'in-

dépendance de la Belgique aurait pu être compromise et certaines personnalités se sont concertées pour présenter la candidature du Prince d'Orange, populaire en Belgique. Parmi bien d'autres, c'étaient Nypels, le commandant en chef de l'armée, le général vander Smissen, Wothomb, le colonel Thabor, les généraux Duvivier et Wauthier, Dufailly, le Prince de Ligne, le Duc d'Ursel, le Marquis de Trazegnies, le Baron de Steenhaut, d'Hoogvorst, Van de Weyer, notre ministre à Londres, dont Léopold Ier faisait tant de cas et Surlet de Chokier, le régent lui-même !

"A une réunion convoquée par les généraux Nypels et vander Smissen, mon grand-père, prenant la parole en l'absence de son chef le colonel Thabor, proposa d'adresser une réclamation au congrès ayant pour objet "d'exiger le retrait immédiat de la loi par laquelle la famille des Nassau est exclue à perpétuité du trône de la Belgique". Par ce moyen, disait-il, nous nous mettrons à couvert de toute éventualité possible.

"C'est pour cette motion si raisonnable qu'il est traité par Fernand de lâche, de félon, de traître, de vendu comme tous les autres membres du complot !

"Il n'y a guère lieu de s'arrêter à cet opuscule dont l'auteur se cache soigneusement sous le nom de Fernand et qui semble manquer absolument de sens commun. Il termine en concluant que notre diplomatie n'aurait pas dû exposer notre patrie aux camouflets de la conférence, que l'on aurait dû avoir le courage de donner le signal de la guerre pour venger l'honneur national et que l'on n'aurait pas dû laisser à la diplomatie le soin de nos affaires !

"Je n'ai appris qu'une chose dans ce pamphlet c'est que mon grand-père s'était trouvé en bonne compagnie lorsqu'il se rangea à la candidature du Prince d'Orange".

La sévérité a été poussée à l'extrême par mon grand-père. Quoiqu'il eût quitté effectivement l'armée en 1857, lorsque je fus nommé sous-lieutenant, en 1899, on y parlait encore du terrible Greindl. Mais on ne doit pas lui reprocher cette main de fer, la discipline était très relâchée à cette époque dans l'armée belge et il s'agissait de la rétablir. Mon grand-père y réussit si bien que la Reine Victoria lui fit don d'un fusil sur lequel était gravé sa reconnaissance pour avoir rétabli la discipline. Ce fusil a été caché, en 1914, et ce fut fait avec tant de soin que jamais on ne l'a retrouvé.

Défense est faite aux militaires de se déguiser pendant le carnaval. A sa démarche de vieux tambour qui lève la cuisse gauche pour lancer la caisse, mon grand-père reconnaît un de ses tambours. Venez ici un tel. Le masque se colle en position:

"Ce n'est pas moi, mon colonel, je suis un autre bourgeois de la ville". Cette naïveté n'a pas désarmé mon grand-père qui envoya ce militaire terminer son carnaval au cachot.

Tout devait être à l'ordonnance, même les dessous. On raconte que mon grand-père faisait ouvrir la tunique des officiers pour voir si leur chemise était bien du modèle réglementaire.

C'est à lui que l'on doit la création du camp de Beverloo, où, pour chaque arbre, il fallut creuser un trou de deux mètres avant d'arriver à la terre arable. La compagnie de discipline avait ses effectifs si bien pourvus que la main-d'oeuvre ne manqua pas. Il baptisa les allées du nom des généraux de l'époque, sauf du sien bien entendu, mais, chaque soir, on enlevait la plaque de l'allée de Malakoff, qui conduisit à la prison, pour la remplacer par une plaque "allée Greindl".

Lorsqu'il fut nommé ministre de la guerre, il dit aux députés qu'il était à leur disposition, à la tribune de la Chambre, pour répondre à toute question, puis il fit poser sur la porte du Ministère un grand écriteau "Défense aux députés et aux journalistes d'entrer dans ce Ministère". Si c'est la popularité qu'il recherchait, ses moyens étaient pour le moins étranges; je crois plutôt qu'il mettait en pratique sa devise "Bien faire et laisser dire".

Un député, sous le couvert de l'immunité parlementaire, s'était permis de dire du mal du Roi. Aussitôt les officiers de Bruxelles se donnèrent le mot, et ce probablement à l'initiative de mon grand-père, pour le gifler chaque fois qu'ils le rencontraient. Froidement, sans un mot, on lui appliquait la main dans la figure. Le député en question disparut rapidement de la scène et les autres se le tinrent pour dit.

Il était également très sévère pour ses enfants qui en avaient une grande crainte; pour ses petits-enfants au contraire il était la bonté même et ils l'adoraient.

Quand mes frères et sœurs jouaient au Parc, mon grand-père allait les y voir et prétendait chaque fois qu'il voulait se rendre chez le pâtissier, qu'il en avait oublié le chemin et serait bien aise que ses petits-enfants l'y conduisent.

S'il était sévère envers les militaires et les civils, il l'était aussi pour lui-même. Il perdit ses cheveux assez jeune et, pour ne pas avoir froid à la tête se fit faire une perruque mais poussa la droiture jusqu'à ne pas vouloir renier ses confrères en calvitie et se fit faire une perruque chauve.

A la sévérité il joignait le courage. En 1830 ou 1839 il commandait un détachement retranché dans une maison. Par suite d'une erreur cette maison fut attaquée par une troupe belge. Pour faire cesser la méprise, mon grand-père n'hésita pas à sauter de la fenêtre du 1er étage dans les rangs des assaillants.

Il n'avait pas la fausse modestie de se savoir intelligent et de s'en cacher. Mimy Greindl, la femme de René a coutume de dire: "les Greindl sans détours"; je sais de qui nous tenons cela. Invité à une soirée chez sa belle-soeur Louise Yppersiel, celle-ci lui demande s'il connaît le nouveau jeu de cartes que l'on joue chez elle. "Non, mais dites-m'en les règles et je jouerai mieux que tous vos invités".

Dans le volume des souvenirs de la Baronne de Willmar (Bruxelles, Devroye page 304) on trouve l'opinion d'une contemporaine sur mon grand-père.

Novembre 1852..... J'ai reçu la visite de ton frère..... il désire visiter l'artillerie..... je m'en vais écrire à M. le Général Greindl afin qu'il m'obtienne cette permission pour ton frère de notre ministre actuel. M. le Général Greindl est un homme d'une urbanité sans égale, de grande distinction et qui apporte une noble courtoisie dans toutes ses relations. Je le trouve si parfaitement bien sous tous les rapports que je ne peux mieux te dire ma pensée que par ces quelques vers:

L'armée avec respect conserve sa mémoire.  
Général dans les camps il partage sa gloire.  
Ministre au Parlement il défend tous ses droits.  
Aujourd'hui mieux encore, dans le conseil des Rois.  
Il grandit pour la paix. Voilà ce que l'histoire.  
En consacrant son noble souvenir,  
Doit raconter aux siècles à venir.

(Il y a erreur dans le date de 1852, mon grand-père ayant quitté le ministère en 1859. C'est donc probablement 1862 qu'il faudrait lire).

La Baronne Willmar, née Française, avait épousé le général Willmar, ministre de la Guerre puis ministre du Roi des Belges à Berlin et ensuite à La Haye.

Au mariage de Pepita avec Pierre Goffinet le Baron Constant Goffinet m'a raconté que c'est à mon grand-père que sa famille était redevable de son ascension; c'est en effet lui qui avait remarqué, à Arlon, le major Goffinet et le recommanda au Roi pour être attaché à l'Impératrice Charlotte. Ses fils jumeaux, Constant et Auguste firent auprès de Léopold II, la brillante carrière que vous connaissez.

Mon grand-père fut en garnison à Mons, où, le 17 juillet 1837, il habitait rue Notre-Dame-Débonnaire, puis à Bruges et à Arlon.

Son passage à la garnison de Bruges me rappelle une anecdote. Un vieux capitaine retraité vivait là et ses amis lui parlaient du chemin de fer que l'on construisait. Il pensait en lui-même: "C'est un bateau de dimensions que mes amis veulent me monter, mais je suis bien trop malin pour m'y laisser prendre". Quand la gare fut achevée ses amis lui disaient d'aller au bout de la rue des Pierres et qu'il serait enfin persuadé de leur bonne foi. Craignant d'avoir l'air de s'être laissé prendre, le brave homme n'a plus jamais osé emprunter la rue des Pierres et mourut persuadé d'avoir déjoué le tour que lui montaient ses camarades.

Après sa retraite, Léonard Greindl vécut à Bruxelles. Il s'était fait construire une très belle maison 10, rue Montoyer et une autre plus petite, au numéro 12, pour le ménage de son fils Gustave. Bientôt il s'aperçut qu'il était perdu dans ce grand hôtel et alla vivre Porte de Namur, 5, avenue Marnix où il rendit le dernier soupir le 24 février 1875.

Voulant que sa lettre de faire-part soit bien faite, il la prépara lui-même et, pour qu'aucun de ses amis ne soit oublié, il écrivit les adresses sur les enveloppes où la lettre n'avait plus qu'à être glissée. Il tenait cette collection à jour et, ses connaissances apprirent son décès par des lettres adressées de sa main.

Il fut enterré dans le caveau de la famille Greindl au cimetière de la ville qui était alors près de la Caserne Bau-Douin, place Dailly. Quand le cimetière fut désaffecté et transféré à Evere où tout le cimetière n'est pas béni, mais où chaque tombe peut l'être individuellement, tante Marie Woeste ne voulut pas que les os de ses parents soient transportés dans la concession à Evere et fit transporter en 1884 les restes de ses parents et de mon frère René à Boitsfort où leur tombe est à droite, dans le chemin d'entrée, à côté de la concession des Verhaegen.

Le 11 août 1834, Léonard Greindl épousa Eléonore Foullé, dont je parlerai en même temps que des autres membres de cette famille. Ils eurent quatre enfants commandés pour se présenter régulièrement et exactement à deux ans d'intervalle. La discipline était aussi, faut-il croire, inculquée dès avant le jour de la naissance. Ce furent Jules, Gustave, Auguste dit Charles et Marie qui épousa M. Woeste.

Il y avait en outre quelqu'un qui était presque de la famille, le domestique Verheule. Sur lui courent quantité d'anec-

notes qui, comme toutes les histoires de la famille ont la vie dure et que ce récit prolongera peut-être encore.

Ce Verheule était soldat sous les ordres de mon grand-père qui l'avait distingué pour sa bonne conduite et sa... discipline. Lorsque son terme fut achevé, il l'engagea comme domestique et le garda jusqu'à sa mort.

Au début de son service comme domestique, ma grand'mère devait recevoir quelques dames pour le thé. Elle explique bien à Verheule comment il doit servir, lui fait répéter tous les gestes dans le plus grand détail et, quand l'exercice était bien appris, lui dit de servir en commençant par la dame la plus âgée. Ces dames étaient réunies au salon, ma grand'mère sonne pour le thé et aussitôt Verheule s'amène majestueusement avec le plateau. Il s'arrête au milieu du groupe, examine toutes les dames bien à son aise puis finit par lancer: "Qui est la plus vieille ici" ?

Instruite par cette expérience, ma grand'mère avait redoublé de recommandations pour le service d'un dîner. Elle avait dit à Verheule de servir d'abord deux verres de vin blanc à chaque convive puis de passer le Bordeaux. Un gros capitaine de Guirassiers (régiment qui a été plus tard remplacé par les Guides) ayant aussitôt vidé ses deux verres de vin blanc, ma grand'mère fait signe à Verheule de remplir le verre du capitaine; Verheule ne bouge pas; elle finit par le lui dire et Verheule de répondre: "Rien à faire il a déjà eu sa ration". Les leçons de discipline de mon grand-père avaient décidément porté leurs fruits.

Du reste, je crois qu'il eût été difficile d'en faire un parfait maître d'hôtel. Jamais il n'a été possible de lui faire annoncer le dîner par le traditionnel: "Madame la Baronne est servie". Il ouvrait la porte du salon et, sur un ton de commandement lançait un élégant: "Madame, la soupe".

Il intervenait aussi dans la conversation quand une chose lui paraissait erronée; ma grand'mère racontait à table que les chevaux du docteur Y. s'étaient emportés, le docteur Y. ne peut être que le docteur Yernaux. Sur ce Verheule intervient: "Le docteur Yernaux a une f'ture pour dire qu'il a une f'ture mais ses chevaux ne sont pas foutus de fout le camp".

Quand la mère de Verheule mourut, mon grand-père fit venir son domestique et avec beaucoup de ménagements lui annonça cette triste nouvelle. "Comment, elle vivait encore cette vieille là". fut la seule réponse de Verheule. Les domestiques de cette génération s'attachaient tellement à leurs maîtres qu'ils en perdaient même l'amour filial.

Papa fit un buste en marbre de son père. Il est plus grand que nature et se trouve chez mon neveu Maurice. Il existe aussi un tableau de Léonard qui est chez mon frère Léon et enfin des lithographies que mon grand-père fit faire pour donner à ses collaborateurs quand il quitta le ministère. L'exemplaire que je possède m'a coûté 25 centimes. Je l'ai acheté à la galerie du Midi où sont actuellement les bureaux de la Ville de Bruxelles.

On m'a certifié que mon grand-père faisait partie de la franc-maçonnerie et j'ai tout lieu de croire ce témoignage. La franc-maçonnerie devait dans ce cas ressembler à cette époque aux loges anglaises qui n'ont pas de buts anti-chrétiens. Son souvenir pieux porte: "Pieusement décédé à Bruxelles, le...." et "Ne pleurez point je suis auprès de Dieu". Sa femme et ses enfants ne l'auraient pas rédigé ainsi s'il n'avait pas vécu en bon catholique.

4° Jean, Jacques, Auguste Greindl est né à Bruxelles le 19 novembre 1799 y est mort le 4 janvier 1887 et repose dans le caveau de la famille à Evere. Il habitait plaine Sainte-Gudule dans la 4e ou 5e maison en venant du Freurenberg là où il y a actuellement un marchand de tapis, depuis la galerie Apollo. La maison portait à cette époque le numéro 18.

Mon père et mon oncle Gustave y furent invités à déjeuner et leur oncle leur recommanda d'être aimables envers un convive assez rustre. C'était un très brave homme, capitaine de 1830, dont l'instruction n'était pas à la hauteur de la valeur morale. Au cours de la conversation il lacha: "J'ai-z-été à Paris". Un sourire des jeunes gens, qu'il remarqua, lui fit se reprendre "Je voulais dire que j'ai-t-été à Paris". Le sourire se transforma en un rire impossible à refréner. L'oncle Auguste les mit immédiatement à la porte et les déshérita au profit de Charles Jacquet de Pérrigny, le fils de sa sœur Marie Charlotte, Clarisse. Comme quoi il faut être, à tout âge, maître de son hilarité.

Frédéric, Charles Greindl aimait l'art et fit un long voyage d'agrément en Italie pour visiter spécialement les antiquités. Il était accompagné de son valet de chambre et comme on demandait à celui-ci ses impressions, il jeta les yeux et les bras au ciel comme pour l'appeler à son secours: "des briques, des briques, des briques".

A la fin de sa vie, qui fut longue, il mourut à 88 ans, ce vindicatif oncle Auguste devait être passablement ramolli. Papa le rencontre un matin et lui demande des nouvelles de sa santé.



"Cela ne va pas, le médecin m'a donné un régime qui m'épuise, il me défend de manger des choux de Bruxelles".  
 "Ah ! et depuis quand suivez-vous ce régime" ? "Depuis hier soir" !

5° Jean-Baptiste-Charles-Hector Greindl est né le 26 février 1802 et mourut le 19 juin 1826. Il repose dans le caveau de la famille à Evere. A sa mort il était commis-greffier au tribunal civil de Bruxelles. Le service funèbre fut célébré le 23 juin 1826 à l'église de Saint-Jacques-sur-Goudenberg.

6° Marie-Charlotte-Clarisse Greindl était la plus jeune enfant de Philippe, Jean, Joseph et de Marie-Thérèse Van Bellinghen de Frésen. Elle est née le 26 mai 1805 et décédée en 1883. Elle dessinait fort joliment.

En premières noces elle épousa le 8 avril 1833 Joseph-Fortuné-Marie Guiette né à Bruxelles le 14 décembre 1805 et mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 31 juillet 1837. Il était fils de Pierre et de Thérèse de Fry. Ce devait être un sujet remarquable; à 32 ans ou peut-être déjà plus tôt, il était professeur ordinaire à l'Université libre de Bruxelles et médecin en chef de l'hôpital civil de Saint-Pierre. Le service funèbre eut lieu le 5 août 1837 à Sainte-Gudule. Je ne fais pas erreur, ces renseignements découlent de sa lettre de faire-part.

En secondes noces Clarisse épousa le 20 janvier 1840 Jean-Marie Jacquet né à Gex le 24 juin 1801 et mort à Paris. Il était veuf de Marie-Joseph de Pierrenx, fille de Philibert et de Marie Gauthier.

Ce Jean Jacquet était le frère du Jacquet qui épousa Emma Yppersiel. Leur mère s'appelait de Perrigny. Il se fit naturaliser Belge.

Il arriva à la tante Clarisse un phénomène de télépathie remarquable. Pendant qu'à Bruxelles elle jouait au whist avec les membres de sa famille, elle éclata tout-à-coup en sanglots parce que son mari venait de mourir. En effet à ce moment il se faisait écraser à Paris.

De son second mariage Clarisse eut trois enfants: Charles, Marie, morte à 18 ans et Emile.

Charles-Edgard Jacquet (4e génération) s'appelait Jacquet de Perrigny accolant à son nom celui de sa grand'mère. Il est né le 21 juillet 1842, et est mort vers 1902 et enterré à Saint-Josse-ten-Noode.

Il existe chez mes soeurs un fort joli pastel d'un enfant vu de face, c'est celui du dit Charles petit bébé. Je ne l'ai connu que quand il était officier supérieur, chef du personnel au ministère de la Guerre, fonctions que tout le monde lui reconnaissait remplir avec tact et fermeté. Et pourtant qui est plus critiqué qu'un chef de personnel ?

A sa nomination de major, il posa la condition de ne jamais devoir monter à cheval, mais, comme une indemnité de monture lui était allouée, dans sa droiture, il avait acquis un cheval. Celui-ci avait droit à une ration. Il eut jusqu'au dernier grain d'avoine réglementaire; seulement pour tout exercice, cette bête était menée par l'ordonnance, au pas, de son écurie au ministère de la Guerre et, vice-versa. Il en résulta que ses formes se rapprochèrent beaucoup de celles d'un hippopotame. On aurait dit, en très grand, un de ces vieux chiens poussifs de loge de concierge. Tout Bruxelles se retournait quand passait ce phénomène rouan.

Emile Jacquet de Ferrigny (4e génération) frère de Charles était un peu simple d'esprit et passait ses journées à marmoter des prières à Sainte-Gudule, église toute proche de la rue du Marquis où les deux frères vivaient ensemble.

J'ai dit plus haut qu'Auguste Greindl avait déshérité ses neveux Greindl au profit de Charles Jacquet. Après la mort d'Emile on trouva un testament fait par Charles mais signé par Emile où ce dernier laissait aux Greindl tout ce que Charles avait reçu de son oncle Auguste. C'était un geste très chic car, comme Charles avait contracté un mariage non autorisé par arrêté royal, les Greindl avaient pour ainsi dire cessé de le voir; nous lui portions une carte à la nouvelle année et c'était tout.

La personne qui vivait sous le toit de Charles Jacquet de Ferrigny avait un fils qui voulait absolument que Charles fut son père. Quelques jours avant sa mort, le général dit à son cousin Albert Jacquet: "Ma fin est toute proche, ce n'est plus le moment de mentir et je te jure sur l'honneur que je ne suis pas le père de ce jeune homme".

Quand Emile mourut le mobilier fut vendu à la maison mortuaire et j'y ai acquis pour 50 francs la pendule Empire que nous possédons.

#### Quatrième génération et personnes que j'ai connues.

Léonard Greindl et Eléonore Foullé eurent quatre enfants:

1° Jules-Xavier-Charles-Joseph-Léonard Greindl.

Voici un chapitre que j'attaque avec appréhension. Je ne vais pouvoir raconter que des faits et des anecdotes alors que je voudrais retracer l'oeuvre diplomatique de mon père. Tout me manque pour le faire. Papa n'a laissé à mon frère Maurice que quelques papiers enfermés dans une enveloppe cachetée en donnant l'ordre de ne l'ouvrir que si sa mémoire devait être défendue.

Souvent sollicité de rédiger ses mémoires, il n'a jamais voulu le faire disant que ce qu'il connaissait comme particulier ne valait pas la peine d'être raconté et que ce qu'il savait comme diplomate appartenait à l'Etat.

L'art de la photographie n'était pas du tout aussi développé jadis qu'il l'est maintenant. Je ne connais que quatre photographies de Papa en dehors de groupes où il figure. La première est un daguerréotype, où l'on distingue vaguement un tout petit garçon que sa mère trouvait évidemment superbe, mais qui ne nous dit rien. La seconde date de l'époque de son mariage; il était très maigre, portait déjà la barbe et malgré tout le respect que je lui dois, était à mon avis carrément laid.

La troisième a été faite à Berlin vers 1900; c'est ainsi que je me rappelle Papa, qui avait peu changé jusqu'en 1914, dernière fois que je l'ai vu. Un homme de 1,82 m. environ, à la tête très forte - il ne trouvait jamais de chapeau à sa taille et devait les faire faire sur mesure - mais quoique sa circonférence fut si grande la tête ne semblait pas le moins du monde disproportionnée. Les cheveux brun foncé blanchirent petit à petit mais restèrent assez abondants jusqu'à sa mort. De gros sourcils ombrageaient des yeux un peu proéminents. Le nez assez charnu et droit, le menton très fuyant. C'est précisément pour cacher cette absence de menton que Papa a toujours porté la barbe. Les oreilles grandes et bien collées à la tête. Ce n'est donc pas de lui que je tiens mes oreilles en éventail léguées à mes fils. Les épaules larges et toute la stature d'un homme solide et bien fait. A la maigreur de la jeunesse avait succédé vers la cinquantaine un léger embonpoint. Il n'y avait que les mains qui fussent remarquables; très soignées et bien faites.

Comme tenue, toujours la redingote ou, à la maison, le veston noir avec pantalon de fantaisie sombre. Chemise empesée avec col droit et manchettes attenants. Cravate noire comme nous en portons en smoking. Toujours le chapeau haut de forme et rarement le melon ou le Kronstadt. Bottines carrées du bout à élastiques. Le tout venant de chez les meilleurs fournisseurs, Papa trouvait en effet qu'il était trop pauvre pour acheter des objets à bon marché.

De toute son allure se dégageait une impression de dignité en même temps que de bonté. Et c'étaient bien là les caractéristiques essentielles de son caractère.

La quatrième photographie fut faite par Georges Crombé dans sa chambre à ses tout derniers jours et reproduite sur son image de mort. Elle ne me le rappelle pas du tout. Jamais je ne l'ai vu ainsi en robe de chambre sur la chemise de nuit et la barbe trop longue.

Foncièrement religieux, il observait les lois divines et de l'Eglise avec la plus parfaite conscience, mais était très loin de la bigoterie: je suis persuadé qu'il n'a de sa vie allumé un cierge devant une statue ou fait un pèlerinage, mais jamais il ne disait de mal du prochain ni n'émettait un jugement téméraire, ne se mettait en colère ou gardait rancune à ceux qui lui avaient manqué.

On croit souvent que le métier de diplomate consiste surtout à tromper. Papa ne l'envisageait pas ainsi. Il persuadait et disait qu'on n'y doit jamais mentir mais que tout ce que l'on sait ne doit pas toujours être dit. Si on l'interrogeait sur ce qu'il désirait taire, il éludait habilement la question et faisait dévier la conversation.

La propreté de l'âme allait de pair avec celle du corps; Papa ne se lavait pas, il se récurait. Au saut du lit, il prenait son tub chaque jour, hiver comme été, et changeait journalièrement tout son linge.

Quand petits nous allions lui dire bonjour, dans sa chambre, nous courions vers lui, prenions nos pieds dans le bord du tub et y tombions à plat ventre. C'était si fréquent que tomber dans le tub avait un nom: faire "Koukelouf", dérivation du Kuck in die Luft du Strawelpeter.

La distraction l'emportait encore sur la propreté, il oubliait toujours d'enlever à temps la cendre de son éternel cigare, elle tombait sur son costume et, quand Maman lui disait "Mais Jules", parti dans ses pensées, il passait sa manche sur le vêtement, étalait bien la cendre et la faisait entrer dans l'étoffe.

Très souvent les esprits supérieurs sont distraits et Papa n'y manquait pas. Ayant une lettre très importante à envoyer, il la cachète soigneusement et, pour être certain qu'elle soit mise à la poste, il l'y porte lui-même. En cours de route, il rencontre M. Ornellas qui lui demande pourquoi il se promène avec une bougie allumée. Il avait emporté le bougeoir qui lui avait servi à cacheter la lettre et celle-ci était restée sur la table à écrire.

Il allumait son cigare avec un briquet à mèche d'amadou mais souvent il oubliait de l'éteindre complètement avant de le remettre dans sa poche. Il met un jour le feu ainsi à son pardessus et un passant se précipite sur lui pour l'avertir que son vêtement brûle. "Cela ne fait rien, j'y suis habitué".

Sa charité était grande, trop grande parfois, car il considérait souvent les gens comme plus intelligents ou meilleurs qu'ils n'étaient en réalité. Et quand la bêtise était trop flagrante il l'excusait encore. Après une bévue du maître d'hôtel Ferdinand, Maman lui disait: "Vraiment ce domestique est trop stupide". Et Papa de répondre "Soyons-en heureux, s'il était moins bête, ce serait peut-être lui qui serait ministre plénipotentiaire et moi qui le servirais".

Il était cependant parfois caustique quand l'interlocuteur le méritait. Un auteur lui avait soumis le manuscrit d'un roman intitulé "Vain effort", mal écrit, peu intéressant et traitant de sentiments vulgaires. Papa avait trouvé que c'était une inconvenance de lui soumettre ce texte, aussi quand l'auteur vint lui demander son avis, il se contenta de lui répondre: "Le titre me semble très bien choisi".

Sa politesse et sa courtoisie, surtout envers les inférieurs, lui valaient l'estime de tous. S'il prenait un fiacre, il commençait par ôter son chapeau aussi poliment qu'il l'eût fait pour un égal et disait: "Voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire...". Jamais il ne passait devant ses filles dès qu'elles atteignirent l'âge d'aller dans le monde. Jamais il ne faisait attendre, ainsi je crois qu'il ne lui est pas arrivé d'entrer au salon après que le domestique eût annoncé le dîner. Par contre, on lisait le mécontentement sur son visage quand il arrivait à l'un de nous de ne pas être ponctuel. Il ne disait rien, mais son expression nous suffisait comme reproche.

Il n'était pas de ces esprits pétillants, aux mots à l'emporte-pièce, à la répartie vive et spirituelle. Ce sont sa pondération, sa compétence, son grand bon sens, la justesse de son raisonnement, sa clairvoyance et la netteté de son exposé qui lui faisaient surpasser la très grande majorité de ses contemporains. Il ne semblait pas se rendre compte de cette supériorité, écoutant patiemment les avis des personnes qui ne lui arrivaient pas à la cheville et n'émettait son opinion que s'il en était prié. Marius disait: "Le génie est toujours modeste. Ainsi moi, est-ce que je me vante"? L'assertion de Marius était bien vraie pour Papa. Je n'en pourrais donner une meilleure preuve qu'en copiant une de ses lettres. M. Arendt, directeur au Ministère des Affaires étrangères lui fait savoir que le ministre voudrait le nommer membre de la commission des examens diplomatiques et il répond:

Berlin, le 18 novembre 1898.

Mon cher ami,

S'il plaît au Ministre de me nommer membre de la commission des examens diplomatiques, il va sans dire que je lui obéirai en cela comme en tout le reste. Je serai surtout charmé de le faire si je lui rends par la même occasion un service personnel.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'aurais grand plaisir à revenir chaque année à Bruxelles où la rareté de mes apparitions n'est due qu'à des raisons financières qui vous sont connues.

Néanmoins je vous prie de mettre sous les yeux du Ministre mes objections qui me paraissent très sérieuses. Il y a quantité de choses que je n'ai jamais vues et quantité d'autres que j'ai oubliées. Il m'est impossible de combler ces lacunes. Souvent des mois tout entiers se passent sans que j'aie le loisir d'ouvrir un livre. Dans ces conditions suis-je qualifié pour être membre de la commission ?

De plus, l'expérience m'a appris que j'ai le défaut de l'indulgence; chaque fois que j'aurais dû sévir, ou je m'en suis abstenu, ou je l'ai fait insuffisamment. Je désespère de me corriger. En effet je ne m'aperçois jamais qu'après, à la réflexion, que j'ai manqué de sévérité. Au moment même je crois n'être que juste tandis que je suis faible. Ai-je ce qu'il faut pour détourner de la carrière diplomatique les jeunes gens qui n'y ont pas d'avenir ? .....

(signé) Greindl.

Dans une lettre du Prince de Bülou datée de Rome le 11 septembre 1911, je trouve cette phrase qui résume bien ce que les autres pensaient de lui.

"Mon cher et regretté ami François d'Arenberg avait raison quand il avait l'habitude de dire: le Baron Greindl est aussi sûr qu'il est sage". Le Prince François d'Arenberg était membre de la Chambre des Seigneurs et venait fréquemment consulter Papa.

Quoique sculpteur d'un certain talent, Papa n'était pas attiré spécialement par les manifestations artistiques à moins qu'elles ne soient de réelle valeur. Il n'allait par exemple jamais au théâtre si ce n'est obligatoirement à des galas donnés par la Cour. Pourtant il découvrit Vilano, ce merveilleux acteur du Vaudeville. Il ne manquait pas d'aller l'applaudir

chaque fois qu'un congé ou une convocation au Ministère l'appelait à Bruxelles. L'action de la pièce ne l'attirait évidemment pas, mais bien le jeu de Vilano. Le Vaudeville lui plaisait peut-être particulièrement parce que à cette époque on y pouvait fumer pendant la représentation.

Il ne lisait un ouvrage de fantaisie que si il lui avait été signalé comme particulièrement excellent. Par exemple Tartarin. Ses lectures étaient plutôt dirigées vers les relations historiques, les voyages et surtout les questions scientifiques. Il se passionnait pour celles-ci et voulait toujours être au courant des nouvelles découvertes.

La philosophie l'intéressait aussi beaucoup et il avait grand plaisir à rencontrer des amis avec qui il en pouvait discuter.

Il n'avait aucune oreille et la musique était pour lui un bruit désagréable.

Très sociable quand il rencontrait des gens agréables ou intéressants, il s'ennuyait profondément dans le monde lorsque l'on ne faisait qu'échanger des propos insignifiants. A Madrid, un médecin qui lui portait de l'intérêt, l'accoste au cours d'une soirée et lui demande s'il ne souffre pas trop du foie. "Je n'ai ni mal au foie ni maladie de cet organe". - "Vous faites erreur, votre teint indique de la façon la plus nette que vous avez une maladie de foie et même assez prononcée; permettez-moi de venir vous examiner demain chez vous". Le lendemain le médecin est très étonné de trouver tout autre mine à Papa, il l'ausculte et trouve un foie en parfait état. "Qu'aviez-vous hier soir pour être aussi jaune" ? - "Je m'embêtais".

Papa s'amusa à dire: "Quand après ma retraite, je me serai établi comme paysan dans le Luxembourg..." Il était certainement le dernier auquel le métier de paysan aurait convenu. D'abord il n'aimait pas du tout la campagne; quand il était forcé de s'y promener il le faisait en gants et chapeau haut de forme.

A l'époque des vacances, Maman s'en allait avec les enfants dans quelque villa ou château meublé qu'elle louait. Nous avons été ainsi à Wernigerode dans le Harz, à Ilmenau en Thuringe, dans les Alpes viennoises, à Calpouth, Ben-Heusay, Bas-Oha etc. mais Papa avait soin de ne pas nous y suivre ou de n'y faire qu'un séjour très court.

Il en faisait cependant régulièrement à Deynze, chez Madame de Denterghem, née de Grancey, et aux Amérois chez la Comtesse de Flandre. Chez toutes deux il rencontrait des invi-

tés spécialement choisis pour leur conversation intellectuelle, comme l'abbé Spé et d'autres.

Madame de Denterghem avait été dame d'honneur de la reine Marie-Henriette. Elle était d'une grande intelligence, très instruite, mais peu aimée en général. Et tout d'abord par son mari qui, sans rien dire, faisait des absences de plusieurs semaines et revenait un beau jour comme il était parti. Madame de Denterghem était très masculine, fumait de gros cigares, ne s'inquiétait nullement de sa toilette.

Un jour, aux courses, une dame charge un de ses cavaliers d'un message pour Madame de Denterghem. "Je ne la connais pas" "Vous voyez ce breack aux roues jaunes sur lequel se trouve une dame accompagnée d'un monsieur; c'est elle". Madame de Denterghem était affublée d'un grand waterproof et fumait un cigare. Le monsieur s'approche et dit: "Pardou Messieurs, pourrai-je savoir lequel de vous deux est Madame de Denterghem" ? Un coup de parapluie magistralement appliqué sur la tête le renseigna aussitôt.

La Comtesse de Flandre avait mis Papa sur un pied d'assez grande intimité pour lui permettre la plaisanterie. De Berlin elle se rendait à Magdebourg et au départ du train, Papa lui dit: "Et surtout n'oubliez pas de voir les hémisphères et le sac". De Magdebourg, la Princesse envoya à Maman un petit sac de toile rempli de pralines.

Elle prenait donc très bien la plaisanterie. En voici un autre exemple. Une feuille de salade, rétive faut-il croire, n'était pas entrée entièrement dans la bouche de la Princesse en même temps que les autres. Elle essayait avec les lèvres, de se l'introduire dans la bouche quand le Général Ter Linden dit un mot à Marie-Henriette, sa voisine, qui éclate de rire. La Comtesse de Flandre lui demande ce qu'il a dit de si amusant et le Général de répondre avec franchise: "Oh simplement: voilà la Princesse qui broute".

Mais si je continue à raconter des anecdotes au sujet de chaque personne que je rencontre au cours de mon récit je n'achèverai jamais mon sujet. Je m'arrête donc et reprends l'histoire de Papa qui forme l'objet de ce chapitre. On pourrait l'avoir oublié.

Il naquit à Mons le 7 septembre 1835 et resta toute sa vie très attaché à sa ville natale quoiqu'il n'y allât jamais. Avec ses frères il aimait employer le patois montois.

Comme enfant il était très chétif, un médecin l'avait même fait mettre dans un appareil en fer. Un autre médecin voyant cela prétendit que si on le laissait dans cet appareil



il deviendrait bossu. Il y a deux leçons à tirer de cela, d'abord que beaucoup de médecins sont des ânes, ensuite qu'un enfant chétif peut devenir un homme de très belle taille, de belle prestance et vivre jusqu'à 82 ans. Lui-même disait: "j'ai vécu si vieux parce que j'ai été chétif toute ma vie", exprimant par là qu'il avait habituellement évité de dépasser ses forces.

Ce serait à l'huile de foie de morue qu'il aurait dû le rétablissement de sa santé, ce qui lui faisait attacher grand prix à ce fortifiant et..... nous en pâtîmes tous.

Comme trait de son enfance, je ne connais que son amour pour le fromage. Il demandait un peu de pain pour achever son fromage puis un peu de fromage pour achever son pain, jusqu'à ce que sa mère jugeât que la comédie avait assez duré.

Il fit ses études aux athénées de Mons, de Bruges et d'Arlon. Jusqu'à 10 ans il fut mauvais élève, ce qui tenait probablement à son état de santé, mais, d'après un livre de géométrie que je possède, il termina brillamment sa 3e latine en 1850. Ce livre porte une couverture de cuir aux armes de la ville de Mons avec la mention en lettres d'or: "Concours général, classe de 3e, mention honorable 1850, et le nom de mon père."

Après l'achèvement de ses humanités, il se présenta, le 16 septembre 1852, à l'Université de Bruxelles. Pour ce faire il fallait se préparer à répondre sur un chapitre d'un auteur latin. Quand les examinateurs lui demandèrent quel était l'auteur et le chapitre choisis Papa répondit: "Toute la littérature latine". Cette réponse eut naturellement pour résultat de mal disposer ces messieurs du tapis vert qui lui demandèrent des commentaires sur les passages les plus obscurs. Il s'en tira à son honneur.

Le 24 août 1853, il était candidat en philosophie et lettres et, le 11 août 1857, obtenait son diplôme de docteur en droit.

Il réussit avec grande distinction l'examen diplomatique.

Ce que je sais de science personnelle c'est que lors de ma préparation à l'école militaire, en 1896, Papa me donna des leçons de géométrie analytique comme s'il venait de l'étudier; or, depuis ses classes il ne s'était plus jamais occupé de cette branche des mathématiques. Ce qu'il avait étudié, il l'avait étudié à fond et de plus il était doué d'une mémoire merveilleuse.

Madame Peterson et sa fille déjeûnaient à l'improviste chez mes parents à Berlin. Papa lui dit: "Vous n'aimerez peut-

être pas le plat belge que nous avons aujourd'hui, des carbonnades flamandes, mais votre fille Anna aura probablement appris à l'apprécier en suçant le lait de sa nourrice Rose Verbist. Madame Peterson empoigne le bras de Papa: "Comment savez-vous le nom de la nourrice d'Anna" ? "Mais Madame vous ne l'avez dit une fois il y a 45 ans; pourquoi l'aurais-je oublié" ?

C'est aussi cette mémoire qui lui permettait de parler quantité de langues vivantes comme l'anglais, l'allemand, le flamand, l'italien, l'espagnol, le turc, l'arabe etc. et d'avoir retenu beaucoup de langues anciennes: le latin, le grec, l'hébreu, l'assyrien, le phénicien et que sais-je encore. Il n'avait malheureusement pas du tout d'oreille, aussi sa prononciation laissait-elle à désirer. Il savait si bien l'arabe que c'est en cette langue qu'il écrivait les notes confidentielles qu'il voulait conserver.

Dans une gare de Berlin un brave homme manque le compatriote qui doit le recevoir, il s'adresse à un employé qui ne le comprend pas, il tend un papier mais l'écriture est en caractères indéchiffrables pour un employé de chemin de fer. On l'envoie à la police, celle-ci est aussi perplexe que le chef de gare, la police le dirige sur le ministère des Affaires étrangères, tous les interprètes sont convoqués; pour eux ce doit être un Marsien. En désespoir de cause la Wilhelmstrasse demande à Papa s'il ne voudrait pas essayer de la tirer d'embarras. Il accepte et aussitôt comprend le dialecte en usage au bord persan de la Caspienne, que parle ce malheureux.

Papa aurait voulu se consacrer uniquement à la sculpture; son père s'y opposa. Il choisit alors la carrière diplomatique mais chaque fois qu'il en avait le loisir, il se livrait à son art d'agrément. Les œuvres que je connais de lui sont:

1. buste en plâtre de mon grand-père Seisal, qui est chez mes soeurs.

2. Le buste en marbre de son père en tenue. Ce buste plus grand que nature a été taillé directement dans le marbre. Il est chez mon neveu Maurice.

3. Un buste de Madame van der Stichelen, née Rogier, qui serait chez les van der Stichelen-Rogier.

4. Un médaillon de Léopold II dans un cadre noir. Il est chez mon neveu René.

5. Un buste en plâtre de Maman. Les cheveux sont très abondants; en effet, jusqu'à la naissance de Marie-Henriette, elle avait réellement autant de cheveux.

6. Une oeuvre d'imagination en marbre représentant une dame au tronc nu. Elle est chez Léon.

7. Un médaillon de Madame de Dentergem; Minne l'appréciait beaucoup. Il avait souvent essayé de reproduire ses traits, mais reconnaissait n'avoir jamais aussi bien réussi.

8. Un médaillon de Marie, dont Papa n'est pas parvenu à saisir la ressemblance.

9. Un petit buste d'Emile enfant.

10. Aline enfant lisant les contes de Perrault. Papa comptait faire tous ses enfants figurant les différents contes mais il n'en eut pas le temps.

11. Marie en petit chaperon rouge. Pour modeler ce groupe il avait dans son atelier un loup empaillé dont Marie-Henriette et moi avions horriblement peur. Ce groupe est resté à Lisbonne.

12. Moi en Petit-Poucet. J'en ai la réplique en plâtre. L'exemplaire en marbre fut offert au musée de Bruxelles, qui le refusa disant, avec raison, que le Petit-Poucet aurait dû être en vêtements de pauvre et non en costume de Benvenuto Cellini. Le groupe en marbre est... perdu. Est-il resté dans les caves du musée, l'avait-on remis chez l'un ou l'autre Bruxellois, après le refus du musée ? Personne ne s'en souvient.

13. Le monument qui se trouve place Rouppe avait été commandé à un sculpteur pauvre. Il tombe malade et le bénéfice qu'il allait retirer de son oeuvre risquait de lui échapper. Papa, en secret acheva le travail pour lui.

14. Un buste de la Baronne-Comtesse de Borchgrave née Isabelle d'Oultremont.

Avant de raconter ses pérégrinations de poste en poste, je vais donner la chronologie de ses nominations.

- |                   |   |
|-------------------|---|
| 26 mai 1855:      | Nommé attaché de légation.  |
| 27 mai 1855:      | Attaché au Ministère des Affaires étrangères.   |
| 6 décembre 1855:  | Réussi avec grande distinction l'examen de secrétaire.                                      |
| 10 décembre 1855: | Nommé secrétaire de deuxième classe et attaché à la Direction du Commerce et des Consulats. |

30 décembre 1856:	Envoyé à Athènes pour porter la ratification du traité.
26 décembre 1857:	Secrétaire de deuxième classe à Rome.
10 décembre 1858:	Secrétaire de première classe.
2 décembre 1859:	Secrétaire à Constantinople.
8 octobre 1860:	Secrétaire à Paris.
1er janvier 1862:	Secrétaire à St-Petersbourg.
30 septembre 1864:	Chargé d'Affaires en Suisse.
1er mai 1866:	Conseiller de légation.
1er septembre 1867:	Ministre Résident à Constantinople et Athènes.
31 mai 1869:	Ministre Résident près des Cours de Bavière, Wurtemberg, Bade et Hesse grand ducale.
6 juin 1872:	Rappelé.
18 octobre 1872:	Ministre plénipotentiaire à Madrid aux appointements de 30.000 Fr.
8 décembre 1873:	Confirmé dans ses fonctions techniques à Paris.
6 décembre 1876:	En disponibilité sans traitement.
22 octobre 1878:	Démission de ses fonctions à l'Association Africaine.
10 mars 1879:	Ministre au Mexique.
2 janvier 1881:	Ministre à Lisbonne.
25 avril 1888:	Ministre à Berlin.
6 mai 1907:	Ministre d'Etat.
21 mai 1912:	Déchargé de ses fonctions de Ministre à Berlin et admis à faire valoir ses droits à la pension de retraite.

Ministère des Affaires étrangères (du 26 mai 1855 au 26 décembre 1857).

Avant d'être envoyé à l'étranger, Papa fit un stage de deux ans au Ministère des Affaires étrangères. C'est à cette époque que se place l'épisode suivant.

La société bruxelloise élégante se réunissait jadis par les beaux soirs d'été dans une enclave du Parc toute proche du théâtre. On y jouait de la musique, mais je ne crois pas que ce soit cela qui attirait mon père au Waux-Hall. Il s'y promenait avec le secrétaire général du département qui lui disait l'ennui causé au gouvernement par une campagne de presse. Papa rentra chez lui, écrivit aussitôt un article qu'il porta séance tenante au directeur du journal soutenant le gouvernement. Il était si pertinent que la campagne cessa net. Papa m'a dit que c'est à cet article qu'il devait d'avoir été remarqué et poussé rapidement dans la carrière.

C'est aussi à ce moment, je pense, que se fit son voyage de Bruxelles à Vienne pour assister à un bal. Après trois jours de chemin de fer, il arriva juste à temps pour y participer et aussitôt les dernières chandelles éteintes il reprit la route de Bruxelles. Quand on pense à l'inconfort des voyages à cette époque, on soupçonne que ce bal devait avoir pour lui un bien grand attrait.

Comme jeune homme, du reste, Papa avait aussi un peu du caractère bohème de ses frères. Souvent il oubliait de dîner et pour y parer avait toujours dans son armoire un pâté et des biscuits. Autre trait de bohème: en 1859, il joua d'affilée 56 rubbers de whist; ses partenaires et lui étaient restés plus de 24 heures à la table de jeu.

Pendant que Papa était au Ministère il fut envoyé à Athènes pour y porter la ratification d'un traité. La lettre du Ministre des Affaires étrangères au Ministre à Athènes, marque qu'il n'allait pas en courrier mais en mission spéciale. Elle recommande que le séjour lui soit rendu agréable afin qu'il en ramène un excellent souvenir.

Rome (du 12 décembre 1857 au 2 décembre 1858).

Tout ce que je sais c'est que Papa employa intelligemment ce séjour pour visiter méthodiquement la ville éternelle.

Constantinople-premier séjour du 2 décembre 1858 au 8 octobre 1860.

Après Rome, Papa fut envoyé à Constantinople. Ce poste fut des plus intéressants car le duc de Brabant, futur

Léopold II, se l'adjoignit pendant le voyage qu'il fit en Turquie. Ils parcoururent ensemble l'intérieur du pays et virent quantité de choses instructives. C'est par son intermédiaire que le duc de Brabant acheta de beaux tapis, des meubles, des curiosités, etc. Les marchands du bazar le considéraient comme un nabab. Quand il revint quelques années plus tard en qualité de ministre, ils furent fort dépités de ne plus lui voir une bourse aussi bien garnie. Cette présence auprès du duc était fort fatigante car en remerciant Papa, le soir, le prince lui donnait rendez-vous pour le lendemain de bonne heure et en même temps demandait de lui fournir un rapport sur tel ou tel point observé dans la journée. Les nuits étaient donc, à peu près toutes, blanches.

Papa reçut l'autorisation de travailler dans la bibliothèque du Sultan et même d'emporter les livres chez lui. Les études qu'il put y faire étaient des plus intéressantes. Entre autres il eut l'occasion d'y lire des livres sur la sorcellerie qui, disait-il, faisaient dresser les cheveux sur la tête, mais il dut promettre de n'en pas parler.

A Constantinople, il se lia de grande amitié avec le ministre des Affaires étrangères Kalil bey et ils restèrent en relations après que Papa eut quitté le Bosphore. De son séjour là-bas, il garde une très grande estime pour les Turcs louant leur honnêteté, leur bravoure, leur hospitalité.

Je ne crois pas cependant qu'il fut émerveillé par la science et la perspicacité des employés du Ministère des Affaires étrangères. Il racontait qu'un ministre de Belgique cherchait à obtenir une chose de la Sublime Porte mais ne recevait jamais que des réponses dilatoires. Pendant un congé du ministre, le chargé d'affaires fait encore une tentative et reçoit une réponse catégoriquement négative. Il télégraphie alors en clair au consul au Pirée: Enjoignez à l'amiral de la flotte belge d'attendre mes ordres avant de quitter le port. Pas une heure après, un délégué du Ministère des Affaires étrangères était chez lui et s'excusait de ce que par suite d'un malentendu il ne lui avait pas été donné satisfaction et que c'était au contraire avec le plus grand plaisir que la Turquie accordait à la Belgique ce qu'elle demandait. Comme quoi une flotte qui existait seulement dans le cerveau d'un jeune secrétaire pouvait avoir une influence décisive.

Paris du 8 octobre 1860 au 1er janvier 1862.

Ce n'est que par les lettres de nomination et l'inscription dans le livre de raison de mon grand-père Léonard que j'ai appris que Papa avait été secrétaire à Paris. Je n'en avais jamais entendu parler, pas plus que mes frères et sœurs. N'aurait-il pas rejoint ce poste ?

St-Petersbourg du 1er janvier 1862 au 30 septembre 1864.

De Paris, Papa fut envoyé à St-Petersbourg. Pendant un congé, il se maria à Bruxelles et je raconterai cela avant de parler de la Russie. Il obtint l'autorisation de porter le titre de baron du vivant de son père, le 4 avril 1863.

Mariage de mes parents - 5 mai 1863.

C'est au bal de la Cour que mon père se déclara et, dans la voiture qui les ramenait chez elles, Maman dit à sa sœur Lili: "Figure-toi ce qui m'est arrivé pendant que je dansais avec Jules Greindl". - "Quoi ? Tu as perdu ton pantalon" ?

Ma tante Mathilde, demi-sœur de Maman et de 18 ans plus âgée qu'elle servait de chaperon dans le monde à Maman et à tante Lili; elle jouait naturellement aussi ce rôle pendant les fiançailles. Comme la représentation du diable lui était aussi odieuse que la vue d'une souris ou d'une araignée à d'autres, pour éloigner le chaperon Papa tout en causant s'amusa à griffonner des diables sur des bouts de papier. Mon frère Léon possède une partie de ceux qui ont été conservés et j'en détiens l'autre.

La légation du Portugal était située 75, rue du Luxembourg, au coin de la place du même nom, bordée d'arbres à cette époque. Des gamins se perchaient dans les arbres pour voir les fiancés jouer au tric-trac. La partie finie, ils se lèvent et se séparent. L'un des gamins de dire aux autres: "Voilà maintenant qu'ils sont fâchés ensemble".

Le mariage eut lieu à l'hôtel de ville de Bruxelles, le 5 mai 1863 et à la nonciature. Le nonce était le Comte Ledochowski. Les témoins étaient, pour papa, Auguste Greindl et Gustave Greindl officier aux Guides, et pour maman, le baron Adolphe, Pierre, Alois de Vrière, ancien ministre des Affaires étrangères, ministre d'Etat et le Baron Joseph, Louis, Henri, Alfred Gericke d'Herwynen, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S.M. le Roi des Pays-Bas.

Ils partirent en voyage de noces pour Ems continuant ensuite vers Pétersbourg.

Saint-Petersbourg du 1er janvier 1862 au 30 septembre 1864.

Papa rejoignit donc son poste avec sa jeune femme. Tante Aurore mit à la disposition de mes parents le petit palais Demidoff, demeure très luxueuse où le service ne devait pas être à la hauteur de la splendeur de l'habitation. Le domestique ne demandait à avoir congé que deux jours par mois. Le pre-

mier jour il se saoulait à fond et le lendemain il cuvait sa boisson. Le surlendemain seulement il était de nouveau apte à travailler.

M. de Jonghe, qui avait épousé une Goethals, était le chef de mission.

Mes parents profitèrent de ce séjour dans le Nord pour faire un voyage en Finlande et séjournèrent huit jours chez leurs parents à Helsingfors.

A Pétersbourg, mes parents se lièrent avec la Baronne Truchsess, femme du secrétaire de Bavière. C'est cette Baronne Truchsess qui a élevé Gloria et que Maman avait été retrouver dans le Salzkammergut en 1902. Maurice vint l'y rejoindre et fit ainsi la connaissance de Gloria.

Ils s'y lièrent aussi avec les Redern, de la légation de Prusse. J'ai encore connu ces Redern au début de notre séjour à Berlin; ils occupaient un magnifique palais au coin des Linden et du Pariserplatz. Il fut vendu pour un million de marka, somme fabuleuse pour l'époque, démolit et remplacé par l'hôtel Adlon. Le fils Redern très dépensier avait été mis sous conseil judiciaire pour l'empêcher de dilapider le beau majorat; il avait épousé une charmante femme que l'on surnommait Weiby. En 1889 ou 1890, les Redern mirent leur château de Lancke à la disposition de mes parents et nous y avons passé d'agréables vacances. Lancke est à une trentaine de kilomètres de Berlin et desservi par les stations de Bernau et Biesenthal de la ligne Berlin-Stettin. Je cite cela pour la particularité des gares situées toutes deux fort loin du village. Quand le chemin de fer fut construit, Bernau et Biesenthal ne voulurent pas de cette innovation, aussi demandèrent-ils un prix extravagant pour les terrains nécessaires à l'assiette de la voie; on fit faire alors une grande courbe au tracé pour éviter les deux villages.

Le seul fils des Redern a été tué au cours de la guerre 1914-1918, sans postérité. Le majorat passa au mari de la fille aînée.

C'est aussi à Saint-Pétersbourg que mes parents se lièrent avec M. de Vind de la légation du Danemark. Je l'ai connu comme ministre à Berlin. C'était un homme fort et lent dans lequel il était difficile de retrouver le compagnon de Maman sur les montagnes russes.

A Berlin, M. de Vind venait souvent parler politique avec Papa mais sa conversation avait toute la lenteur scandinave; elle était si peu vive qu'un jour, Maman entrant dans le bureau de Papa, les trouva tous les deux ronflant à qui mieux-mieux.



M. de Vind demeurait Alsenstrasse par où devait passer le cortège funèbre du maréchal Moltke; il était naturellement de la suite mais avait invité Maman, Madame Schmidhals et leurs enfants à occuper les fenêtres de son appartement. Les murs étaient garnis de tableaux serrés les uns contre les autres; au milieu d'eux il y avait une tringle à laquelle était accroché un rideau vert. Madame Schmidhals voulait absolument écarter le rideau pour voir le tableau qu'il dissimulait. Maman lui fait observer que ce serait indiscret, elle hésite mais la curiosité l'emporte sur la délicatesse, elle écarte le rideau et découvre... la bouche de chaleur.

Un de ses congés en Danemark s'était prolongé à cause d'une maladie que M. de Vind avait contractée et M. de Kastenskjold avait été chargé d'affaires pendant longtemps. A son retour, M. de Vind demande à son secrétaire quelles sont les difficultés qu'il a éprouvées et est tout stupéfait d'apprendre que tout s'est bien arrangé. M. de Vind va à la chancellerie, ouvre différents casiers et ne trouve aucun litige, mais il aperçoit tout à coup un casier beaucoup plus grand que les autres sur lequel Kastenskjold avait écrit en belle ronde: "Affaires que le temps arrangera tout seul". M. de Vind trouve tout d'abord le procédé inqualifiable, ouvre le casier, parcourt les dossiers et doit finir par reconnaître qu'en effet le temps avait été le meilleur des diplomates (1).

Kastenskjold est mort comme ministre à Londres, poste pour lequel son flegme le désignait spécialement. Au cours d'une promenade aux environs de la capitale, il fut piqué à la tête par une guêpe et cette morsure fut mortelle. C'était un excellent ami que toute la famille aimait beaucoup.

Mais ces digressions sur les personnes connues à Pétersbourg me font dévier du récit de la vie de Papa; revenons-y.

Berne du 30 septembre 1864 au..... ?

Après deux ans de séjour à Pétersbourg, Papa fut nommé à Berne comme chargé d'affaires, chef de mission. Il avait 29 ans et quelques jours. Le secrétaire était le baron de Borchgrave, plus âgé que lui. Ce Borchgrave est le père de Jeanne de Penaranda et de l'ambassadeur actuel.

Mes parents habitèrent deux maisons différentes à Berne, dont l'Alpenegg. Ils y eurent deux enfants, Aline et Maurice.

---

(1) A ce qu'il paraît, je fais erreur. C'est à tort que j'attribue à MM. Vind et Kastenskjold cette histoire arrivée à des diplomates espagnols. Elle est cependant si bien appropriée au caractère de notre ami philosophe et pince-sans-rire que je lui en fais cadeau.

Je ne sais rien d'autre de ce séjour à part une anecdote. Maman avait demandé à une dame où elle demeurait et celle-ci avait répondu: "Au diable vert". Quelques jours plus tard Maman prend un fiacre et dit au cocher de la conduire "Au diable vert".

Ministère des Affaires étrangères du..... au 1er septembre 1867.

Après son séjour à Berne, Papa fut appelé au Ministère pour prendre la direction du commerce. Il habita rue du Parnasse où naquit Léon.

Il y reçut, un jour, une demande de concession mal rédigée, émaillée de fautes d'orthographe et d'une mauvaise écriture. Ayant commencé à lire le mémoire, il conclut rapidement que chose ainsi présentée n'était pas sérieuse et la classa aux archives. A peu de temps de là, une autre personne demanda la même chose par une requête très bien faite. Papa accorda la demande du second et ne sut qu'il s'agissait de la même affaire que par la réclamation du premier postulant. Il était trop tard pour redresser les choses et Papa se repentit toujours de l'injustice faite involontairement.

Est-ce à la suite de cet incident qu'il décida de changer d'écriture ? C'est possible, dans tous les cas je sais que ne trouvant pas son écriture assez lisible, il s'appliqua à la transformer complètement.

Deuxième séjour à Constantinople du 1er septembre 1867 au 31 mai 1869.

Après avoir été directeur du commerce à Bruxelles, Papa fut nommé ministre résident à Constantinople et Athènes. C'était la deuxième fois qu'il se rendait en Turquie. Il y précéda sa famille. Maman s'y rendit avec ses trois enfants et ce fut mon oncle Charles Greindl qui l'accompagna.

Serait-ce à ces séjours au Bosphore que Papa devait de fumer comme un Turc ? En dehors des heures de repas il avait toujours un gros cigare aux lèvres. Il en allumait un au saut du lit et le dernier au moment de se coucher.

Président je ne sais quelle commission, il ouvrit la séance comme suit: "Messieurs, pour que nous fassions de la besogne utile, je propose dès l'abord une motion. Je mets aux voix que nous soyons autorisés à fumer pendant les séances et pour que les cigares soient assez forts, j'en ai apporté une caisse que je dépose sur le bureau".

Après une bronchite à Berlin, il avait continué à ne pas fumer. Au bout de quelques jours, il se sentait déprimé, sans mémoire, pour tout dire, "patraque". Il fait venir son médecin qui l'examine sur toutes les coutures sans rien trouver, mais s'aperçoit qu'il ne fume pas. "C'est la première fois que je vous vois sans cigare". - "Oui, j'essaie de ne plus fumer". "Excellence, allumez vite un cigare, c'est là que réside la cause de tout le mal, vous êtes intoxiqué depuis trop d'années pour vous permettre de supprimer ainsi votre poison".

Faisant le voyage de Cologne à Berlin, qui durait alors 10 heures, il s'aperçut peu après le départ qu'il n'avait pas d'allumettes à Berlin il fumait toujours ayant allumé un cigare à l'autre. Ce n'est pas comme mon beau-frère Roboredo qui fumait un cigare et deux boîtes d'allumettes.

Constantinople fut fatal à Maman. Kalil bey, le ministre des Affaires étrangères lui offrit un dîner à la turque et parmi les plats il y en avait un terriblement épicé. Pour ne pas froisser son hôte, elle acheva la portion qui était sur son assiette mais eut la gorge véritablement brûlée. Il en résulta un tel rétrécissement que seuls les liquides pouvaient passer. Jamais il n'y eut d'amélioration à cet état, malgré une intervention chirurgicale par le docteur Bayer, en 1882. Elle fut aussi assez souffrante en attendant Emilie, ce qui fait que Maman ne put pas du tout jouir de son séjour en Orient.

Elle fut cependant invitée dans un harem où l'on pleurait un deuil. Les cuillères à confiture portaient, à cette occasion, de petits nœuds de crêpe.

Les appointements de ministre à Constantinople étaient manifestement insuffisants et Papa le fit observer au ministère. La valise diplomatique lui apporta, un certain temps après, la nouvelle d'une augmentation et la valise suivante sa nomination à Munich. Le ministre avait trouvé le moyen de donner raison à une réclamation justifiée et cependant d'en éluder l'exécution.

Les diplomates étaient très mal payés à cette époque. Papa dut toujours puiser dans son capital pour vivre et élever ses nombreux enfants. Dieu sait cependant s'il était modeste de goûts.

En ce temps là, il n'y avait pas de chemin de fer dans les Balkans et mes parents revinrent en visitant Corfou ainsi que Venise. On dit que le mal de mer est chose d'imagination; Emilie qui n'avait cependant que cinq mois faillit en mourir au cours de cette traversée.

Munich du 31 mai 1869 au 6 juin 1872.

Le poste de Munich leur a beaucoup plu. Le séjour en fut cependant assombri par la mort, à l'âge de 2 ou 3 mois, de mon petit frère René, et par la guerre de 1870.

Ministère - Troisième séjour.

Après la guerre, Papa fut de nouveau appelé au ministère à la direction du commerce, poste qu'il avait déjà occupé entre ses postes de Berne et de Constantinople. Comme il croyait que ces fonctions seraient de courte durée, il vint seul à Bruxelles, Maman restant à Munich avec les enfants. Elle profita de cette séparation forcée pour faire visite à tante Aurore Karamzine en Finlande, se faisant accompagner par sa sœur Lili et ses deux aînés. J'ignore où séjournèrent pendant ce temps Léon et Emilie.

Mais comme tout ce qui est provisoire, cette absence de Munich se prolongea pour Papa qui dut se rendre à Paris pour y élaborer le traité de commerce franco-belge. Il resta plus d'un an à Paris et y fit venir sa famille. Ils louèrent un appartement meublé avenue Joséphine, 53 ou 55 (actuellement avenue Marceau) où naquit Marie.

Mon grand-père Seisal était alors ministre de Portugal à Paris. C'est pendant ce séjour de mes parents à Paris que mon grand-père Seisal mourut à Lisbonne où il est enterré.

Madrid du 18 octobre 1872 au 6 décembre 1876.

Le traité de commerce étant conclu, Papa fut nommé à Madrid. La guerre carliste ensanglantait l'Espagne aussi Papa partit-il seul tandis que Maman et les enfants allaient passer l'été à Spa d'abord, à Forest, chez tante Elisa Bénard, ensuite. Léon dit que toute la famille partit ensemble pour Madrid via Southampton-Lisbonne. S'il en est ainsi Papa sera venu chercher les siens.

Quand la famille put se réunir, elle habita successivement deux appartements à Madrid, le premier je ne sais où, le second 3, Calle de la Biblioteca. Ils passèrent le premier été à La Granja, le second à Cintra. C'est pendant le séjour à Cintra que mon oncle Pedro Seisal se maria à Carolina Pereira, ma future marraine. C'est aussi à cette époque que mourut à Bruxelles, mon grand-père Léonard Graindl.

A Madrid Maman se lia aux demoiselles d'Ayllon et tout spécialement avec Louise; Bernardine épousa le Comte Benomar et nous la retrouverons comme ministresse à Berlin, en 1888. Toutes deux restèrent fidèles amies tant que Dieu leur prêta vie.

C'est aussi de ce séjour que date l'amitié avec le Prince Radolin.

De ce séjour à Madrid, je sais très peu de chose. Il n'y a que deux anecdotes qui subsistent.

La première a jusqu'à sa mort poursuivi maman. Elle avait dit: "J'ai vu ce matin une puce qui sans aucune exagération, était aussi grosse qu'une mule".

L'autre est arrivée à Papa. Il avait eu recours aux services d'un garde chasse et il voulut lui donner un pourboire. Celui-ci s'indigne et dit: "Comment osez-vous offrir un pourboire à un caballero comme moi" ? En même temps qu'il faisait un noble geste de protestation, il détournait la tête et tendait la main ouverte pour que mon père y dépose la monnaie.

La société madrilène est généralement très froide envers les étrangers, mais elle fit une exception pour mes parents qui étaient reçus dans les milieux les plus fermés. Ils avaient eu l'art de conformer leur vie à celle des habitants du pays; ainsi ils acceptaient parfaitement que l'on vint chez eux à minuit pour commencer à jouer des parties de treccillo et ne montraient pas à cette heure là, l'envie qu'ils avaient de rejoindre leurs lits.

Cette position privilégiée qu'occupaient mes parents est attestée par l'octroi à Maman du grand cordon de l'ordre d'Isabelle la Catholique.

Ligue anti-esclavagiste et association africains du 6 décembre 1876 au 22 octobre 1878.

Le Roi appela alors Papa à Bruxelles pour être secrétaire de la ligue anti-esclavagiste. Il hésitait à accepter et de la correspondance à ce sujet il apparaît combien le Roi tenait à l'avoir comme collaborateur.

Mes parents s'établirent 7, rue du Luxembourg où, au rez-de-chaussée, se trouvait le bureau de la ligue. La maison mise gratuitement à leur disposition fut garnie par le garde-meubles du palais. Quand Papa reprit un poste dans la carrière, les meubles lui furent laissés et ils émigrèrent avec Maman rue Caroly, dans la maison juste en face de la rue de Fleurus, c'est là que naquit Marie-Henriette. Ces meubles forment le fond du mobilier que nous avons toujours connu. Maman ne voulut cependant pas d'un certain mobilier Empire que le garde-meubles reprit, mais elle conserva le très joli lustre en bronze doré. A juger par cette unique pièce, ce mobilier devait être très beau, mais à cette époque l'Empire n'était pas apprécié. C'est dans cette